



# **Religions et cultures**

## **L'universel est-il toujours notre horizon ?**

**Colloque du 10 décembre 2021**

Avec les contributions de  
David DJAÏZ, Isabelle de MECQUENEM,  
Mgr Antoine de ROMANET, Robert SCHOLTUS,  
Paul VALADIER, Fabien VASSEUR

---

Notre époque est marquée par la reconnaissance de la grande diversité des cultures et des religions. Cela peut être une chance, un enrichissement, mais aussi poser la question d'une culture commune, d'un bien commun. La « marque chrétienne » en France et en Occident est-elle en train de disparaître ?

Faut-il s'attendre à ce que la religion disparaisse dans un monde sécularisé qui ne lui trouve plus de signification et qui pense qu'elle ne devrait plus avoir sa place dans l'espace public ? Des penseurs contemporains agnostiques parlent pourtant de l'importance de la religion tout en se situant en dehors de toute adhésion de foi. Comment comprendre cette attitude ?

Par ailleurs, la tentation du communautarisme ou du repli identitaire n'est-elle pas grandissante ?

Le christianisme porte une exigence d'universalité. L'Église catholique l'a montré au cours de son histoire. Mais les mots « catholique » et « universel » ne se recoupent pas tout à fait. La difficulté est aussi de tenir ensemble le particulier et l'universel. Religion de l'Incarnation, mettant l'accent sur le particulier, comment le christianisme peut-il toujours nous aider à penser l'universel ?

Le colloque a pour objectif d'apporter un éclairage sur toutes ces questions. Seront abordés des sujets comme l'interculturalité et l'interreligieux, les problèmes de la perte de la culture chrétienne et de la transmission en éducation, l'ouverture à une transcendance par la poésie, et la question philosophique : « L'homme est-il religieux par nature ? »

---

# Les fondements catholiques de l'universel : un héritage en question

---

par Fabien VASSEUR<sup>1</sup>

Cette communication n'est pas un exposé philosophique, historique ou autre, sur la question des fondements catholiques de l'universel<sup>2</sup>. Elle est le propos d'un professeur de lettres, également critique et poète – et qui fera la part belle à un grand écrivain romantique –, entre autres sources. Néanmoins, en tant que membre de l'OFC, ayant pris une large part aux débats qui ont préparé ce colloque, je me suis vu confier la lourde tâche de présenter, en ouverture, quelques pistes de réflexion, notamment sur l'articulation problématique de ces deux mots, catholique et universel, dont l'un traduit l'autre, bien qu'ils aient pris des valeurs différentes au cours du temps<sup>3</sup>. Mais à travers la notion d'héritage – puisque je parle d'un héritage en question, c'est-à-dire discuté, controversé – mon propos consistera aussi à prendre position dans un débat crucial, celui de la défense des valeurs chrétiennes, ou, selon l'expression de Pierre Manent, de la « marque chrétienne »<sup>4</sup> d'un pays comme la France (ou plus généralement de l'Europe<sup>5</sup>), à une heure où le catholicisme historique ou culturel semble attaqué de toutes parts. À l'heure de la *cancel culture*, du wokisme, mais aussi de courants chrétiens dynamiques ou de mouvements engagés, parfois très critiques à l'égard du christianisme identitaire, je me ferai l'avocat de l'héritage occidental chrétien, et ce au nom même de l'universel.

---

1. Poète et spécialiste de la poésie moderne, ancien élève de l'École normale supérieure, docteur en littérature française, professeur de chaire supérieure. Auteur de *Philippe Jacottet. Le combat invisible*, Presses polytechniques et universitaires romandes, 2021. Membre de l'Observatoire Foi et Culture.

2. Précisons d'abord brièvement que la problématisation de notre colloque autour de la question de l'universel a été longuement débattue, non seulement parce que cette question est essentielle pour l'Église catholique, mais aussi parce qu'elle infuse aujourd'hui dans toute la société dès qu'il s'agit d'interroger les rapports entre religion, culture et politique. À titre d'exemple, la 11<sup>e</sup> Convention nationale du CRIF, le 14 novembre 2021, avait pour titre : « L'Universel à l'épreuve des identités ». Et un petit livre collectif, paru en novembre, rassemble Pierre Manent, Danielle Cohen-Levinas, Vincent Delecroix et Philippe Capelle-Dumont sous le titre suivant : *Crise de l'universel. Le politique à l'épreuve de la religion* (PUF). Autant dire que nous sommes dans l'air du temps !

3. Le grec *katholikos* (au sens propre, « du point de vue de la totalité ») se laisse bien traduire par universel, et l'Église catholique n'est autre que l'Église universelle, mais on sent bien que les deux synonymes ne sont plus interchangeables ni superposables. Il semble aujourd'hui que l'universel englobe la catholicité.

4. PIERRE MANENT, *Situation de la France*, Desclée de Brouwer, 2015.

5. Et l'on ne parle évidemment plus de chrétienté. Voir le récent essai de CHANTAL DELSOL, *La Fin de la chrétienté*, Cerf, 2021.

En prenant cette notion d'universel au sens le plus large – un ensemble de lois et de valeurs qui s'imposent à tous les hommes – on peut d'abord faire trois constats principaux :

- Le christianisme, dans la continuité du judaïsme, a infléchi le cours de l'histoire en lui donnant un sens global, à la fois temporel et spirituel. Cela est difficilement contestable.
- Il s'agit aussi d'une aventure collective, qui a permis à l'humanité de progresser, de se civiliser, de s'affranchir de tutelles successives : archaïsme, superstition, esclavage, misère, despotisme, etc., et *in fine* de la religion elle-même, dans sa forme autoritaire et contraignante, à travers le mouvement général de sécularisation<sup>6</sup>.
- Le monde s'est relativement unifié, sinon uniformisé, sous l'influence dominante de l'Occident et de ses valeurs, si bien que le monde occidental est identifié au modèle judéo-chrétien, sur les plans social, moral et culturel, par-delà le plan religieux ou spirituel.

À partir de ces constats, on peut faire l'hypothèse suivante. L'universel, tel que l'a défini l'Occident, constitue un héritage religieux, même une fois qu'il s'est en apparence affranchi ou séparé du religieux. Mais on observe qu'une certaine modernité critique entend contester ou relativiser cet héritage, qu'elle perçoit comme la conservation d'un modèle dominant, qu'il faudrait rejeter, ou du moins déconstruire, etc. C'est en particulier le point de vue des partisans du multiculturalisme, qui mettent en avant d'autres modèles religieux, d'autres héritages culturels. En jeu : le glissement de l'universalisme égalitaire, qui garde quelque chose d'abstrait dans son principe général de non-discrimination, à la politique des différences, qui s'apparente à la discrimination positive, où il s'agit de prendre en compte, non pas l'égalité de dignité de tous les hommes, leur identité d'individus libres, égaux et frères, sans aller plus loin, mais la diversité de leurs origines, coutumes, religions, etc. Pour les partisans de la diversité, l'universalisme abstrait cacherait encore une ancienne et bien concrète domination : « le reflet d'une culture hégémonique », « un particularisme se déguisant en principe universel », pour reprendre deux expressions éclairantes du sociologue canadien Charles Taylor<sup>7</sup>. De même, Louis-Georges Tin, ex-président du CRAN, et grand défenseur des minorités discriminées, écrivait dans *Le Pacte*, en 2015 : « La prétention à l'universalisme n'est pas universelle, [elle est] une spécificité française », et il dénonçait dans cette illusion un « uniformisme », « la dictature du conformisme universel »<sup>8</sup> (dans lequel il englobe sans doute nos traditions chrétiennes).

Mais dans de telles critiques, est-ce le culturel ou l'universel qui est visé ? ou les deux ? Dans ce cas, défendre l'universel, ce serait aussi défendre ses fondements culturels et religieux, et la

---

6. On connaît la formule, parfois galvaudée, de Marcel Gauchet : « Le christianisme est la religion de la sortie de la religion. » De même, René Girard, pour faire comprendre que la vérité du christianisme avait éteint toutes les mythologies, allait jusqu'à lancer à la cantonade : « L'incroyance, c'est le christianisme ! » (RENÉ GIRARD, *La violence et le sacré*, film de Pierre-André Boutang, Benoît Chantre et Annie Chevally, Éditions Montparnasse, 2006, édition DVD).

7. CHARLES TAYLOR, « La politique de reconnaissance », in *Multiculturalisme. Différence et démocratie*, traduction de D.-A. Canal, Flammarion, coll. « Champs essais », 1992, p. 63-64.

8. LOUIS-GEORGES TIN, « Le Pacte pour l'égalité et la diversité : passons aux actes ! » in *Le Pacte. Pour en finir avec les discriminations* (COLLECTIF), Éd. Autrement, 2012, p. 25-27.

réci-proque serait vraie aussi<sup>9</sup>. D'où ma question : comment aujourd'hui réagir à cette critique dédoublée, à cette double désaffection – mais qui peut prendre une forme offensive (par exemple avec l'islam) – à l'égard d'une culture de référence – l'Occident chrétien, encore trop voyant – mais aussi à l'égard de l'universel lui-même, relativisé et menacé par les communautarismes et la concurrence d'autres systèmes idéologiques ?

## Les références judéo-chrétiennes et leur effacement

Sans revenir en détail sur les éléments fondateurs de l'universel dans la Bible, que nous avons tous à l'esprit, nous pouvons en rappeler quelques-uns : l'Alliance passée avec les hommes et toute la création après le déluge, le Décalogue (surtout si on le compare à la complexité juridique du Lévitique), la Nouvelle Alliance telle qu'on la trouve annoncée par le prophète Jérémie : « Je met-trai ma Loi au fond de leur être et je l'écrirai sur leur cœur [...] [et] tous me connaîtront, des plus petits jusqu'aux plus grands » (31, 31-34)... Et les exemples évidemment se multiplient dans le Nouveau Testament<sup>10</sup> : l'Épiphanie ou la manifestation du Seigneur au monde<sup>11</sup>, l'institution de l'Eucharistie, sang versé « pour la multitude », l'événement de la Pentecôte...

Mais je pense en particulier à la promesse faite à Abraham, dans la Genèse : « Par toi seront bénis tous les clans de la terre. » On sait que cette phrase est reprise par saint Paul dans l'épître aux Galates<sup>12</sup>, où se trouve également la formule la plus célèbre de l'universalisme chrétien : « Il n'y a ni Juif ni Grec, il n'y a ni esclave ni homme libre, il n'y a ni homme ni femme ; car tous vous ne faites qu'un dans le Christ Jésus » (Ga 3, 28). On sait l'influence d'une telle formule sur l'universalisme philosophique contemporain, aussi bien chez un esprit œcuménique comme Michel Serres<sup>13</sup>, que chez un athée comme Alain Badiou, auteur d'un livre célèbre sur saint Paul, où il apparaît fasciné par cette figure de militant catholique, tout en disant « n'[avoir] que faire de la Nouvelle qu'il annonce »<sup>14</sup>, et dont il fait une sorte de communiste, de Lénine de cet autre Marx qu'aurait déjà été le Christ...

Or, ces fondements, qui nous paraissent évidents à la lumière des exemples que nous venons de rappeler, sont aujourd'hui en train de s'effacer. Je distinguerai trois types d'effacement :

---

9. C'est un peu ce que font aujourd'hui Michel Onfray et Michel Houellebecq – dont je ne parlerai pas ici – dans un esprit déli-bérément conservateur, qui marque une inflexion inattendue dans leurs parcours respectifs.

10. Cela dit, l'imprégnation étant totale d'un Testament à l'autre, il faudrait bien sûr parler de « fondements judéo-chrétiens de l'universel ».

11. « Les nations marcheront vers ta lumière », lit-on déjà chez Isaïe, dans la première lecture, au cours de la messe de l'Épipha-nie. La préface de cette solennité parle du « mystère de notre salut pour que tous les peuples en soient illuminés ». Rappel-ions aussi les premiers mots de la constitution conciliaire *Lumen gentium* (1964) : « L'Église est, dans le Christ, en quelque sorte le sacrement, c'est-à-dire à la fois le signe et l'instrument de l'union intime avec Dieu et de l'unité de tout le genre humain » (*Catéchisme de l'Église catholique*, art. 775, éd. Pocket, p. 202).

12. « L'Écriture, prévoyant que Dieu justifierait les païens par la foi, annonça d'avance à Abraham cette bonne nouvelle : En toi seront bénies toutes les nations. Si bien que ceux qui se réclament de la foi sont bénies avec Abraham le croyant » (Ga 3, 8-9).

13. MICHEL SERRES, *Rameaux*, Le Pommier, 2004. Voir le chapitre « Le fils adoptif », p. 77-111.

14. ALAIN BADIOU, *Saint Paul. La fondation de l'universalisme*, PUF, 1997, rééd. 2010, p. 1.

### 1. La sécularisation

L'universel s'affirme de plus en plus comme non spécifiquement religieux : les droits de l'homme, l'humanisme (surtout une fois transformé, émancipé par l'esprit des Lumières), la dénonciation de toutes formes de racisme, de discrimination, d'exploitation, la laïcité ou les laïcité(s), ne sont plus perçus comme des valeurs d'origine chrétienne. On peut même prendre le cas particulier de la science : Renan, dont on sait l'appel initial à devenir prêtre, la formation de séminariste, y a renoncé, parce qu'il avait perdu la foi, pour s'engager sur la voie d'un athéisme spirituel, et témoigner que la science pouvait devenir le nouveau sacré, et comment pour lui elle prenait la place de la religion au nom de la vérité. Mais surtout, comme Mgr Herbreteau l'a rappelé dans son préambule, la religion devient une affaire privée, individuelle malgré la forme communautaire qu'elle prend. La foi catholique, l'appartenance à la communauté chrétienne, apparaît comme une donnée personnelle, un aspect – fût-il central – de l'individu.

### 2. La laïcité offensive

Un universalisme militant, « laïcard », s'affirme contre un héritage religieux trop voyant. C'est un peu la « position Charlie Hebdo », qui réduit le catholicisme au cléricalisme, au moralisme sexuel, aux abus, aux excès de la tartuferie, de la bigoterie, etc., pour s'en moquer, bien sûr, et qui fait preuve d'un déni relatif de la dette à l'égard du christianisme et de son apport spécifique. Un exemple type de cette position nous est donné par l'équivalence que font les dessinateurs ou les journalistes satiriques entre toutes les religions autour du prétendu droit au blasphème.

### 3. L'anti-occidentalisme

Le troisième type d'effacement, qui me semble être le plus pernicieux, le plus dangereux, consiste dans la dynamique du multiculturalisme, qui conteste la primauté du référent judéo-chrétien, au nom de la diversité culturelle et religieuse, mais aussi au nom d'une forme de repentance. Le catholicisme est en effet assimilé à la civilisation occidentale et à ses crimes : esclavagisme, colonialisme, guerres, destruction de la nature, etc., et il est d'usage de la mettre en cause, d'interroger voire d'interpeller l'Occident chrétien sur ses implications et ses responsabilités.

## Effets pervers de la posture autocritique

Il y a là une façon de détourner un aspect essentiel du catholicisme, qui concerne la culpabilité, l'humanité fautive, qui doit être rachetée, ou encore le pardon, la rémission des péchés. L'effet pervers de ce détournement consiste à ne pas voir que la posture autocritique est une invention occidentale, et même une invention catholique. À ceux qui de plus en plus assiégés osent encore se dire fiers d'être chrétiens, on demande de se faire discrets, on les renvoie aux erreurs du passé, à leur devoir d'humilité, voire d'humiliation ; mais ce qu'on ne voit pas, c'est l'origine occidentale et chrétienne de ce reproche même.

Il y a des aspects douloureux de ce problème. Par exemple, dans un livre tout récent, *La Communion qui vient. Carnets politiques d'une jeunesse catholique*, trois jeunes philosophes chrétiens ont l'air de

vouloir torpiller le christianisme comme héritage, disant qu'il n'y a pas de « racines chrétiennes » ou alors que « nous n'avons rien à défendre contre l'islam »<sup>15</sup> ; bref, il y a une façon de battre sa coulpe. Un autre élément douloureux, ce sont les reproches que le pape François fait à l'Europe qui se dit justement chrétienne, et le redoutable problème d'une division au sein de notre communauté chrétienne entre ceux qui, par exemple, voient dans l'accueil des migrants notre devoir et notre dignité de chrétiens, et ceux qui, sans s'y opposer, expriment doutes et réticences, et craignent d'abord pour notre identité européenne. Lors de son voyage à Chypre et en Grèce, il y a seulement quelques jours, le Pape est allé jusqu'à parler à Lesbos d'un « naufrage de civilisation », parce que nous ne venions pas en aide aux migrants, à juger que nous risquions de perdre notre âme. « C'est Dieu que l'on offense, a-t-il lancé, en méprisant l'homme créé à son image, en le laissant à la merci des vagues dans le clapotis de l'indifférence, parfois même justifié au nom de prétendues valeurs chrétiennes »<sup>16</sup>. L'accusation est terrible. Là, on est au comble de l'autocritique : on doit battre sa coulpe en tant que chrétiens, et mauvais chrétiens.

### « Le souci moderne des victimes » (René Girard)

La théorie de René Girard nous permet de comprendre la logique profonde de cette autocritique occidental-chrétienne. En effet, en tant que spécialiste du « bouc émissaire » et des processus de victimisation, Girard avait bien mis en valeur ce qu'il appelle « le souci moderne des victimes », dont « l'origine véritable », dit-il, est « très évidemment chrétienne »<sup>17</sup>. Avant Jésus Christ, on ne voyait les victimes nulle part, maintenant on les voit partout ; mais on voit d'abord et surtout les victimes de l'Occident chrétien lui-même, alors qu'il est aussi celui qui les sauve, qui les voit comme telles<sup>18</sup>. À partir de ce constat, on peut reprocher aux critiques du modèle chrétien ou occidental un déni de ce qui, dans leur critique, mais par exemple dans le multiculturalisme lui-même, qui réhabilite des cultures « victimisées », est quelque chose d'hyper-occidental.

Dans un petit essai remarquable, paru en 2001, *Les bons sauvages et les autres*<sup>19</sup>, René Girard montre que l'histoire moderne, à partir de la découverte du Nouveau Monde, est faite d'alternances, de primitivisme – il donne l'exemple des « cannibales » de Montaigne, avec sa critique de la société européenne – et d'occidentalisme, c'est-à-dire de fierté occidentale, d'esprit de conquête. Si l'on pense par siècles, le primitivisme marquerait ainsi le XVI<sup>e</sup> siècle humaniste, le siècle des Lumières, puis la seconde moitié du XX<sup>e</sup> siècle<sup>20</sup>, avec sa fascination de l'Autre, de la culture de

---

15. PAUL COLRAT, FOUCAULD GIULIANI, ANNE WAELES, *La Communion qui vient. Carnets politiques d'une jeunesse catholique*, Seuil, septembre 2021, p. 75 et p. 86.

16. Cité dans *La Croix*, 6 décembre 2021, p. 2-3.

17. RENÉ GIRARD, *Je vois Satan tomber comme l'éclair*, Grasset, 1999, p. 252.

18. « Un examen un tant soit peu attentif montre que tout ce qu'on peut dire contre notre monde est vrai : il est de très loin le pire de tous. Aucun monde, on le répète sans cesse et ce n'est pas faux, n'a jamais fait plus de victimes que lui. Mais les propositions les plus opposées sont toutes également vraies à son sujet : notre monde est aussi et de très loin le meilleur des mondes, celui qui sauve le plus de victimes. » (*ibid.*, p. 254-255).

19. RENÉ GIRARD, *Celui par qui le scandale arrive*, Desclée de Brouwer, 2001, p. 45-62.

20. Il la décrit comme « la nouvelle vague primitiviste, la plus haute de toutes dont les effets se poursuivent parmi nous ».

l'autre, de l'innocence du bon sauvage, celui qui n'a pas été mêlé à notre barbarie guerrière ; alors que le XVII<sup>e</sup> et le XIX<sup>e</sup> siècles seraient, eux, des siècles d'occidentalisme triomphant – et Girard interroge cette oscillation :

Notre « multiculturalisme » ou « pluralisme » ne veut pas se reconnaître d'ancêtres occidentaux mais il ne peut se comprendre qu'à partir de l'alternance qui, depuis des siècles, informe la réflexion occidentale sur la culture en général.

À cause de sa virulence, ce dernier mouvement tolère mal l'idée qu'il est quintessentiellement occidental et pourtant cette virulence même témoigne en faveur de cette idée.

Bref, le multiculturalisme ne voit plus de victimes que chez l'autre, en un sens, ne voit plus d'innocence que chez l'autre, et en retour il ne voit plus de victimes en son sein, mais seulement des fautes et des coupables à dénoncer chez soi.

## Face à l'islam

Mais il y a plus grave encore : la religion d'en face, concurrente, l'islam, qui pour Girard n'est jamais critiqué. Dans l'« Épilogue » de son dernier livre, *Achever Clausewitz*, paru en 2007, dans ce texte testamentaire intitulé « À l'heure du péril »<sup>21</sup>, à propos des formes récentes du terrorisme djihadiste mais aussi de ce qu'il perçoit comme un retour de la Conquête, Girard évoque le caractère étrange de l'islam, que l'on a du mal à comprendre ; il confesse sa perplexité, voire son angoisse, face aux nouveaux martyrs de cette religion, dit :

[avoir] personnellement l'impression que cette religion a pris appui sur le biblique pour refaire une religion archaïque plus puissante que toutes les autres. Elle menace de devenir un instrument apocalyptique, le nouveau visage de la montée aux extrêmes. Alors qu'il n'y a plus de religion archaïque, tout se passe comme s'il y en avait une autre qui se serait faite sur le dos du biblique, d'un biblique un peu transformé, [...] une religion archaïque renforcée par les apports du biblique et du chrétien.

Pour Girard, le fait que nous ne parvenions pas à aborder sérieusement une comparaison de l'islam avec le christianisme ou le judaïsme – par défiance, par peur ? –, ni à critiquer l'islam comme nous critiquons notre religion, constitue finalement le plus grand danger. Il évoque par exemple les croisades, pour en relativiser la portée négative : bien sûr, l'histoire de la chrétienté a été sacrificielle, violente, mais de tels événements nous apparaissent, rétrospectivement, comme des épiphénomènes, des régressions momentanées, sans conséquences sur le message universel de l'Église. Il ajoute en effet :

Le Christ est mort partout et pour tout le monde. Le fait de concevoir les juifs et les chrétiens comme des falsificateurs, en revanche, est ce qu'il y a de plus irrémédiable. Ceci permet aux musulmans d'éliminer toute discussion sérieuse. [...] Pourquoi la révélation chrétienne a-t-elle été soumise pendant des siècles à des critiques hostiles, aussi féroces que possible, et jamais l'islam ? Il y a là une démission de la raison.

C'est cette démission qui nous menace, comme elle menace l'universalisme, le pluralisme réel, la liberté – devenue pourtant inconditionnelle – de critiquer les uns ou les autres.

---

21. RENÉ GIRARD, *Achever Clausewitz*, Carnets Nord, 2007, p. 355-364 ; rééd. Flammarion, 2011, coll. « Champs essais », p. 353-362.



## Un détour par Chateaubriand

Il est temps d'en venir à cet écrivain romantique, que j'ai annoncé sans le citer au début de mon propos, et qui est Chateaubriand. Le texte que je lirai n'est pas un texte mineur ou confidentiel : il s'agit de la conclusion des *Mémoires d'outre-tombe*, écrite il y a un peu moins de deux siècles, en 1841, à une époque où le christianisme était un peu plus mal en point qu'il ne le sera, par exemple, à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle (comme nous le rappelle Guillaume Cuchet). Chateaubriand, dans la conclusion de ses *Mémoires*, nous livre un diagnostic extraordinaire sur l'avenir du christianisme. Le chapitre 7, où il en est question, s'intitule : « L'idée chrétienne est l'avenir du monde »<sup>22</sup>. Ce qui me frappe, c'est le caractère saisissant et visionnaire de ce texte, qui me semble anticiper la déchristianisation de notre temps et maintenir malgré tout l'espérance. Chateaubriand était parfaitement lucide sur le recul du christianisme, sur le fait que l'universalisme humaniste, les utopies fraternelles de son époque, tendaient à le remplacer – bien avant même que Nietzsche ne parle du « crépuscule des idoles » (les idoles qui viennent se substituer au Dieu mort...).

Ce texte a beau être célèbre, il n'est pas souvent cité, me semble-t-il, aujourd'hui. En voici quelques extraits :

En définitive, mes investigations m'amènent à conclure que l'ancienne société s'enfonce sous elle, qu'il est impossible à quiconque n'est pas chrétien de comprendre la société future poursuivant son cours et satisfaisant à la fois ou l'idée purement républicaine ou l'idée monarchique modifiée. Dans toutes les hypothèses, les améliorations que vous désirez, vous ne les pouvez tirer que de l'Évangile.

Au fond des combinaisons des sectaires actuels, c'est toujours le plagiat, la parodie de l'Évangile, toujours le principe apostolique qu'on retrouve : ce principe est tellement ancré en nous, que nous en usons comme nous appartenant ; nous nous le présumons naturel, quoiqu'il ne nous le soit pas ; il nous est venu de notre ancienne foi, à prendre celle-ci à deux ou trois degrés d'ascendance au-dessus de nous. Tel esprit indépendant qui s'occupe du perfectionnement de ses semblables n'y aurait jamais pensé si le droit des peuples n'avait été posé par le Fils de l'homme. Tout acte de philanthropie auquel nous nous livrons, tout système que nous rêvons dans l'intérêt de l'humanité, n'est que l'idée chrétienne retournée, changée de nom et trop souvent défigurée : c'est toujours le verbe qui se fait chair<sup>23</sup> !

Il faudrait citer tout le passage, mais j'en viens à cette extraordinaire prémonition, qui montre – si besoin était – que l'histoire du christianisme n'est pas terminée :

Le christianisme est l'appréciation la plus philosophique et la plus rationnelle de Dieu et de la création ; il renferme les trois grandes lois de l'univers, la loi divine, unité de Dieu en trois essences [autrement dit : la Trinité] ; la loi morale, charité ; la loi politique, c'est-à-dire la liberté, l'égalité, la fraternité.

Oui, vous avez bien lu ! Et il ajoute, pour montrer qu'il s'agit là d'un dévoilement progressif, d'un processus historique en cours et qui n'est pas achevé :

---

22. F.-R. DE CHATEAUBRIAND, *Mémoires d'outre-tombe*, Gallimard, 1951, Le Livre de poche classique, vol. 3, p. 672-676. Les membres de l'OFC me pardonneront de revenir ici sur des passages qu'ils connaissent bien ; je les assomme depuis longtemps avec les citations de ce chapitre !

23. Où l'on peut voir une anticipation remarquable du mot fameux de Chesterton sur « le siècle plein d'idées chrétiennes devenues folles ». De même, René Girard avait coutume de déclarer que notre époque était « caricaturalement chrétienne dans son antichristianisme » !

Les deux premiers principes [la loi divine et la loi morale] sont développés ; le troisième, la loi politique, n'a point reçu ses compléments parce qu'il ne pouvait fleurir tandis que la croyance intelligente de l'être infini et la morale universelle n'étaient pas solidement établies<sup>24</sup>.

Et un peu plus loin :

Ma conviction religieuse, en grandissant, a dévoré mes autres convictions ; il n'est ici-bas chrétien plus croyant et homme plus incrédule que moi<sup>25</sup>. Loin d'être à son terme, la religion du libérateur entre à peine dans sa troisième période, la période politique, *liberté, égalité, fraternité*.

Non content d'annexer, ou plutôt d'assimiler la devise républicaine (citée ici pour la seconde fois), dont il fait, répétons-le, l'expression d'une *loi chrétienne*, ou d'origine chrétienne, Chateaubriand va ensuite associer la foi catholique à un siècle comme à un mouvement philosophique qui, certes, l'ont combattue, mais auxquels on continue aujourd'hui, par paresse, et au fond bien à tort, de l'opposer systématiquement – et il exprime cela avec une éloquence extraordinaire, à mes yeux presque sublime :

Le christianisme, stable dans ses dogmes, est mobile dans ses lumières ; sa transformation enveloppe la transformation universelle. Quand il aura atteint son plus haut point, les ténèbres achèveront de s'éclaircir ; la liberté, crucifiée sur le Calvaire avec le Messie, en descendra avec lui ; elle remettra aux nations ce nouveau testament écrit en leur faveur et jusqu'ici entravé dans ses clauses.

Là, nous sommes exposés à quelque chose de tout à fait considérable. On dirait que Chateaubriand annonce ici l'esprit de Vatican II ! Ce constat aigu, cette prophétie, le ton qui la caractérise, décrivent bien le destin de l'humanité entière, non celui d'une religion minoritaire. Et cette parole s'adresse à nous, à notre temps, comme si elle avait été écrite hier. Qu'on en juge par ces quelques lignes, encore :

Le temps du désert est revenu ; le christianisme recommence dans la stérilité de la Thébaïde, au milieu d'une idolâtrie redoutable, l'idolâtrie de l'homme envers soi.

## Au nom de l'universel: pérenniser le lien entre foi et culture

Après de telles lignes, je me dis qu'il est inutile de se lamenter sur la désaffection de la pratique chrétienne, la fin des vocations, etc. Mais la logique biblique du reste, que Chateaubriand, toujours dans ce même texte, et sans originalité apparente, illustre par la graine tombée « sur un peu de terre », semble ne pouvoir être limitée, si j'ose dire, à la foi, qui ne concernerait plus qu'un nombre de plus en plus réduit de croyants, mais au contraire devoir être étendue à la culture tout entière, dans ce qu'elle a de plus caché et de plus vivant, de plus secrètement résistant à l'effacement général. S'il ne s'agit plus seulement d'un reste de foi, mais d'un reste de culture chrétienne, alors il se pourrait que la culture participe plus que jamais de la foi, mieux, qu'elle en devienne un élément profondément vivace, voire qu'elle se confonde avec elle.

---

24. Il ajoute encore que « le christianisme eut d'abord à débayer les absurdités et les abominations dont l'idolâtrie et l'esclavage avaient encombré le genre humain ».

25. Voir l'exclamation de Girard, citée plus haut : « L'incroyance, c'est le christianisme ! »

La reconquête n'aura donc pas lieu, sinon par la reconnaissance du lien vital entre foi et culture. Si l'on accepte que l'histoire est encore l'histoire du salut, on ne peut en perpétuer l'espérance par un repli identitaire de la communauté sur un héritage rabougri, mais pas davantage par une ouverture tolérante et irresponsable à toutes les croyances, dans une parodie de communion : il faut sans doute accepter que le salut passe par le rapprochement solidaire (et souvent solitaire !) des croyants et des incroyants, voire des mécréants. L'urgence du monde commun semble être de maintenir le dialogue et de nouer des alliances entre ces deux partis, conscients d'une forme de rivalité, qui ne doit pas tourner à l'hostilité. Si l'on pouvait travailler à une forme de conversion mutuelle, de réconciliation, on entrerait peut-être dans une nouvelle étape du développement de la « loi politique » du christianisme historique selon Chateaubriand.

Bien des croyants, en perdant la foi, n'ont pas renié leurs racines chrétiennes. Le poète et philosophe Michel Deguy, cet « homme de peu de foi », comme il s'est dépeint lui-même il y a vingt ans dans un essai passionnant<sup>26</sup>, n'aura cessé de parler, au fil de son œuvre, d'« ineffacer le devenu incroyable »<sup>27</sup>. « Le mythe ne s'oublie pas comme un parapluie »<sup>28</sup>, aimait-il à dire. Dans une veine plus populaire, Georges Brassens, le « mécréant » capable d'écrire les chansons anticléricales les plus grivoises et d'autres à la saveur évangélique unique, disait « parl[er] de Dieu dans [ses] chansons » parce qu'il était « imprégné de l'idée de Dieu »<sup>29</sup>. Plus près de nous, un dialogue passionnant s'est noué entre deux écrivains en crise : l'un, François Bégaudeau, « un athée déclaré... tellement questionné par la geste du Christ qu'on pourrait dire qu'il croit un peu », l'autre, Sean Rose, « un croyant pratiquant... tellement désorienté par les réalités humaines, trop humaines, qu'on pourrait dire qu'il doute beaucoup »<sup>30</sup>. Dans un autre registre, j'ai moi-même plaidé pour une alliance, contre l'islamisme, pour la liberté d'expression et de caricature, entre celui qui croit au ciel et celui qui n'y croit pas<sup>31</sup>.

Ce type d'alliance, et de résistance, Milan Kundera l'a admirablement décrit dans son essai *Les Testaments trahis* (1993), lorsqu'il évoque le contexte de la Tchécoslovaquie de sa jeunesse. Le « choc du stalinisme », par son athéisme persécuteur, lui avait révélé une atteinte à l'universel :

En tentant de gommer toute la mémoire chrétienne, il rendit clair, brutalement, que nous tous, croyants ou incroyants, blasphémateurs ou dévots, appartenons à la même culture enracinée dans le passé chrétien sans lequel nous ne serions qu'ombres sans substance, raisonneurs sans vocabulaire, apatrides spirituels<sup>32</sup>.

Mots très forts ! Et fustigeant sa propre « niaiserie », dont il qualifie « l'athéisme provocateur et enjoué de [sa] première jeunesse », il se rappelle « la solidarité et l'émotion » qui le saisissaient

---

26. MICHEL DEGUY, *Un homme de peu de foi*, Bayard, 2002.

27. MICHEL DEGUY, *Aux heures d'affluence*, Seuil, 1993, coll. « Fiction & Cie », p. 102.

28. MICHEL DEGUY, *L'Impair*, Farrago, 2000, p. 10.

29. Entretien donné à *La Vie* du 8 mars 1967 (n° 1126).

30. FRANÇOIS BÉGAUDEAU, SEAN ROSE, *Une certaine inquiétude*, Albin Michel, 2018, 4<sup>e</sup> de couverture.

31. FABIEN VASSEUR, « Religions et caricatures. Il est urgent que ceux qui croient au ciel et ceux qui n'y croient pas s'unissent face à l'ennemi commun », *FigaroVox*, 23 décembre 2020.

32. MILAN KUNDERA, *Les Testaments trahis*, Gallimard, 1993, coll. « Folio », p. 19-20.

lorsqu'il lui arrivait d'accompagner ses amis chrétiens à la messe, et le sentiment de partager un doute croisé :

Ce faisant, je n'arrivais pas à la conviction qu'un Dieu existe en tant qu'être qui dirige nos destinées. En tout état de cause, que pouvais-je en savoir ? Et eux, que pouvaient-ils en savoir ? Étaient-ils sûrs d'être sûrs ? J'étais assis dans une église avec l'étrange et heureuse sensation que ma non-croyance et leur croyance étaient curieusement proches.

Pour revenir une dernière fois à la formule géniale de Chateaubriand, si le christianisme est à la fois « stable dans ses dogmes » et « mobile dans ses lumières », il y a là vraiment matière à se réjouir, à espérer ; car il faut y voir l'idée essentielle que la vérité du Christ éclaire toute la création, n'en finit pas de l'éclairer, jusque dans ses recoins les plus insoupçonnés, et toute l'humanité jusque dans ses fautes les plus graves et dans ses plus tragiques périls.

De là, la nécessité d'une culture catholique vivante et florissante, pour continuer d'éclairer le rapport de tout homme au monde. Je souscris donc totalement au plaidoyer que, dans son dernier livre, l'historien Guillaume Cuchet lance en faveur d'un *catholicisme culturel*<sup>33</sup> (même si l'expression peut être récupérée par les tenants du débat – pénible – autour du christianisme identitaire).

Une *culture catholique* repensée, renouvelée, élargie, pourrait en effet rester la condition d'un universel qui ne se réduise ni à un dogmatisme dominateur, ni à un humanisme creux (pour ne rien dire de l'humanitarisme à la mode), mais s'étende aux moindres aspects de l'existence et de la réalité. Culture catholique au service du mystère de l'Incarnation, où chaque créature, chaque détail, chaque reflet, dans sa singularité la plus absolue, devraient pouvoir être mis en relation avec la « gloire de Dieu » et le « salut du monde ». ■

---

33. Dans un très beau mouvement de récapitulation, Guillaume Cuchet voit dans une telle « culture » « un ensemble de “ressources”, ordinaires et extraordinaires, personnelles et collectives, intellectuelles et rituelles, comportant au minimum et par ordre d'importance : une identité (non exclusive), des connaissances (sans lesquelles une bonne part de notre culture est inintelligible), une sociabilité (car la religion est aussi un fait communautaire et social), une distance critique vis-à-vis du monde moderne et du monde tout court, une exigence radicale d'altruisme, le moyen de faire face aux épreuves [...], et, *in fine*, une forme d'intensification du sentiment de l'existence qui la replace dans un drame cosmique grandiose, proportionné à sa complexité et à son mystère qui, pour le coup, me paraît faire presque partie de l'histoire “naturelle” de l'esprit humain [...] » (*Le catholicisme a-t-il encore de l'avenir en France ?*, Seuil, 2021, p. 235).

# Catholicisme, culture et universel : expérience pastorale<sup>1</sup>

---

par Mgr Antoine de ROMANET<sup>2</sup>

**J**e suis très heureux d'être parmi vous ce matin. En ce qui concerne la situation actuelle sur les rapports entre religion et culture, il se trouve que, par providence, j'ai passé dans mon existence deux ans au Caire, capitale du monde arabe beaucoup plus que celle de l'Égypte, trois ans du lundi au vendredi à Bruxelles, capitale de l'Europe, quatre ans à Rome, capitale de l'Église plus que de l'Italie et huit ans à Washington, capitale d'un monde qu'on n'aime pas, plus que capitale des États-Unis. Je vais essayer de traiter devant vous le thème « Religion et culture » à partir des deux expériences : celle des États-Unis d'Amérique et celle des états unis d'Europe.

Nous avons vécu une période d'essor d'une sorte d'universalisme occidental au plan international, pour le dire très rapidement, avec la chute du Mur de Berlin, la « fin de l'histoire », etc. et surtout cette dimension technologique qui abolit les distances : la révolution totale du numérique et la révolution fondamentale du container. Je ne développe pas, mais cela veut dire par exemple qu'il est plus économique de transporter les marchandises de Chine au Havre que du Havre à Paris.

Et puis il y a eu des années de désillusion puisque, dans la vie internationale, qu'il s'agisse de l'Irak, de la Libye ou de l'Afghanistan, on constate l'échec du monde occidental à imposer son ordre, sa paix et ses valeurs. Je n'ai aucune sympathie pour les Talibans, mais il est compréhensible qu'on ne souhaite pas particulièrement avoir chez eux une culture de la GPA ou de la PMA, et cela se respecte.

Nous voyons aussi ce thème majeur de l'universel dans *Laudato si'* : tout est lié. Toutes les grandes questions auxquelles nous avons à faire face aujourd'hui sont de l'ordre de l'universel. Les questions de l'air, de l'eau, des ressources naturelles, du dérèglement climatique, toutes sont liées d'une manière très impressionnante qui marque beaucoup notre époque.

Je vais entrer dans une analyse un peu détaillée de la culture américaine, d'après mon expérience et en articulant culture et religion. D'abord un bref descriptif de cette culture américaine telle que je l'ai vécue, en essayant dégager quelques points majeurs de réflexion sur la manière dont le fond chrétien s'articule sur la réalité quotidienne.

---

1. Transcription non revue par l'auteur. Les notes et les trois derniers sous-titres ont été ajoutés à l'édition.

2. Évêque aux Armées françaises, docteur en sciences économiques, licencié de théologie morale à l'Université pontificale grégorienne.

Qu'il s'agisse du rapport à la famille, du rapport au conjoint, du rapport à l'État, à la loi, à la morale, du rapport au corps, au sexe, à l'argent, au travail, aux loisirs, à l'amitié, à la religion, aux États-Unis d'Amérique tous les repères sont différents des repères français. Non pas que ceux-ci soient supérieurs à ceux-là, mais parce qu'au-delà d'une civilité remarquable, les habitants des États-Unis n'ont pas les mêmes réflexes, les mêmes attentes, pas les mêmes représentations de la vie personnelle, religieuse, politique et sociale que celles que nous avons ici dans l'Hexagone. Cela se traduit notamment par un sens exemplaire de l'organisation et des procédures, que chaque imprévu vient remettre en cause, l'initiative et une souple improvisation n'étant pas des réflexes premiers, et surtout pas dans l'armée américaine. Cela conduit parfois aux situations les plus kafkaïennes. Cela exprime également le poids du conformisme, l'importance de paraître « bien ». Tout doit être sous contrôle, la délation est socialement encouragée, largement pratiquée, la peur de poursuites judiciaires et de réparations financières exorbitantes est telle que l'on applique parfois sans discernement une tolérance zéro pour se couvrir préventivement. Le respect apparent de la loi, de la morale et des autres est ici comme sacralisé, assurant le lien social de populations aux origines les plus diverses, dont le point commun essentiel réside dans le culte de l'État de droit, de l'hymne national et du drapeau, avec une fierté patriotique qui ne cesse d'impressionner. Ceci se conjugue avec une forte responsabilisation individuelle, un esprit pionnier, un optimisme de fond et une confiance inébranlable en l'avenir. Enfin, Dieu se trouve comme omniprésent, à la fois sur chaque billet de banque et dans une extraordinaire déclinaison d'expressions religieuses, dont l'illustre *God bless America*<sup>3</sup> constitue le symbole le plus évident et le plus ambigu car enfin, de quel Dieu est-il ici question ?

À partir de cette toile de fond, qui au-delà de son apparente caricature se trouve vérifiée d'innombrables manières, il est possible d'esquisser un certain nombre de contrastes dessinant l'image de l'Église catholique aux États-Unis aujourd'hui en 2021, avec six points reprenant, chacun sur son registre propre, l'universelle question de l'articulation entre l'Église catholique et la culture de son temps.

## 1. Intégration et dilution

L'histoire du catholicisme américain est ici celui de l'effort d'immigrants pauvres et méprisés, originaires notamment d'Irlande et d'Italie, pour s'intégrer dans un pays tenu par les WASPs (*White Anglo-Saxon Protestants*). Aujourd'hui, ce sont les Sud-Asiatiques et les Latino-Américains qui – notamment via les paroisses catholiques – s'efforcent de participer au mieux à ce grand creuset intégratif qui est l'un des piliers et des mythes fondateurs de la nation.

Intégration au risque de la dilution ? Dans une société marquée par un matérialisme et un consumérisme triomphant, où les télévangélistes promettent à longueur de mega-show la réussite

---

3. *God bless America* (« Dieu bénisse l'Amérique ») est une chanson composée en 1918 par le compositeur et parolier Irving Berlin, juif émigré de Russie, et devenue un populaire hymne patriotique : « Alors qu'au-delà de l'océan s'amassent les nuages de la tempête, jurons allégeance à un pays libre. Soyons reconnaissants pour une patrie si juste. » Le refrain *God bless America* est souvent cité en conclusion de discours politiques un peu solennels, comme chez nous : « Vive la République ! Vive la France ! ».

financière à grand renfort de citations bibliques, il n'est pas aisé d'être « assimilé » tout en vivant de l'Évangile. Il n'est pas aisé de vouloir que ses enfants réussissent dans cette culture tout en conservant la primauté des fondements spirituels de l'existence. C'est toute la question du lien entre culture et Église qui est ici posée, dans le contexte propre aux USA.

## 2. Charité en acte et efficacité managériale

La générosité en temps et en argent des catholiques américains pour leur Église est impressionnante, allant de 5 à 10 % de leurs revenus. Elle répond à des besoins de solidarité – hébergement d'urgence, soupe populaire, soins de santé primaire... – pour lesquels l'État se repose largement sur les différents groupes religieux du pays. À cela s'ajoute la prise en charge des écoles catholiques – le plus souvent paroissiales – et d'universités qui ne bénéficient d'aucune subvention publique et ne pourraient fonctionner sans le soutien de tous les membres des communautés religieuses. Il en résulte une grande compétence en matière de « levée de fonds ».

Au risque de se perdre dans l'efficacité managériale ? Lorsque tout est évalué en dollars, lorsque tout est organisé pour un rendement maximal, lorsque tout est réfléchi sous l'angle de l'optimisation des résultats, on en arrive parfois à confondre but et moyen, service de l'homme et culte de la structure. C'est ici Marthe qui trop souvent « s'agitte et s'inquiète pour bien des choses », sans réaliser qu'« une seule est nécessaire ».

## 3. Légalisme et prophétisme

L'Église catholique américaine a accompli un effort considérable en matière de prévention des abus sexuels sur mineurs en son sein. J'y suis arrivé en 2002 en pleine crise, et les Américains avaient déjà des standards extrêmement élevés : les candidats au sacerdoce ou à la vie religieuse subissent des batteries de tests psychologiques et comportementaux. Des sessions d'information et de formation, tant pour les jeunes que pour les adultes accompagnateurs et les clercs sont devenues obligatoires, avec un dépôt systématique des empreintes digitales au FBI, de quiconque s'approche de mineurs de quelque manière que ce soit. Cet ensemble de décisions s'inscrit dans un contexte national où le respect de la loi passe avant toute autre considération et où les juristes tendent à devenir omniprésents, suggérant des procédures judiciaires et des demandes d'indemnisation à chaque occasion. Dans tous les domaines concrets de la vie de l'Église (pastoral, liturgique, administratif, comptable, financier...) se multiplient les formulaires et le culte du *reporting*<sup>4</sup>.

Au risque de perdre toute dimension prophétique ? Il n'est pas spontané d'annoncer à la face du monde la nouveauté bouleversante et libérante de l'Évangile après avoir passé une bonne partie de sa journée à s'être assuré du respect de toutes les procédures en vigueur ! Ce que l'Église a accompli en matière de lutte contre les scandales sexuels qui se sont révélés en 2001-2002 était évidemment indispensable. Il est clair que cela a retiré une bonne partie de leur poids aux déclarations des évêques américains exprimant en 2002-2003 sur leurs réticences à une intervention

---

4. Signalement à une autorité en cas de soupçon de faits ou de comportement répréhensible [Note d'édition].



armée en Irak. Il s'agit d'être « dans le monde » sans être « du monde ». Or il n'est pas simple de respecter toutes les procédures – et d'en imaginer de nouvelles chaque jour – tout en conservant une capacité de recul et de discernement dans un contexte où les normes très rapidement engluent ou étouffent quiconque tendrait à s'écarter du « socialement et politiquement correct ».

#### **4. Cléricalisme contre laïcisme**

Le poids de la hiérarchie, le respect des normes, l'aspect « entrepreneurial » et « managérial » d'un certain nombre de curies diocésaines laissent parfois songeur. La place du curé, qui dicte à ses sages paroissiens le comportement à adopter sous forme d'exhortations morales, a conduit à la formule bien connue et à peine exagérée du « Prie, obéis et paye ».

Au risque que les laïcs aient du mal à trouver leur place? Hors de la structure paroissiale, peu d'initiatives peuvent envisager de fleurir. Fortes parfois de plusieurs milliers de familles, nombre de paroisses n'ont qu'un ou deux prêtres, qui « dirigent » tout en déléguant l'essentiel de la pastorale quotidienne: préparation aux sacrements, catéchèse, accompagnement des adultes, liturgie... sont le plus souvent pris en charge par des laïcs salariés qui ont reçu une formation universitaire sur le sujet et de qui il est requis à peu près toutes les qualités d'un pasteur, hors la célébration directe des sacrements. C'est un contexte dans lequel il n'est pas facile pour chacun de trouver un juste positionnement, avec sous-jacente la question de la place des femmes dans la vie de l'Église, et la multiplication des comportements cléricaux chez beaucoup des laïcs salariés des paroisses et des diocèses.

#### **5. Culture de la vie contre *Pax americana***

La défense de la vie depuis sa conception jusqu'à la mort naturelle est un combat majeur pour le catholicisme américain. Il s'agit d'un clivage central de la vie sociale. Les évêques n'hésitent pas à inscrire ce point en tête des éléments de discernement lorsqu'il s'agit d'éclairer les consciences pour le choix d'un candidat à une élection.

Au risque de « deux poids, deux mesures » quant au déploiement de la *Pax americana*? Si la hiérarchie catholique a pris position avec beaucoup de force et de manière parfaitement cohérente pour la défense de toute vie humaine innocente, la question reste entière pour beaucoup de catholiques américains, qui en matière de relations internationales, entre le drapeau du Saint-Siège et la bannière étoilée qui ornent chaque entrée d'Église, privilégient spontanément l'aspect de « sécurité nationale ». « L'Évangile de la Vie » est ici trop souvent sacrifié aux intérêts supérieurs du pays et les embryons américains aux jeunes Irakiens bien vivants.

#### **6. Sacramentalisation contre évangélisation**

Il s'agit d'un défi de portée universelle, qui trouve une acuité toute particulière aux États-Unis, car bien qu'en baisse sensible, la pratique régulière, de l'eucharistie (40% des baptisés) et de la réconciliation (25%) demeure impressionnante. Un certain formalisme national trouve à s'y épa-



nouir. Au risque d'une insuffisante évangélisation en profondeur ? Nous connaissons cette question posée par le pape François : le catholicisme doit s'interroger sur la question de savoir s'il n'a pas sacramentalisé à l'excès et pas assez évangélisé. Tous reconnaissent un besoin de formation du peuple de Dieu : les Églises sont pleines de fidèles à éduquer en adultes au plan de la foi et de la vie spirituelle.

## États-Unis d'Amérique, états unis d'Europe

Nous connaissons tous les six critères traditionnels que sont le territoire, la langue, la culture, l'histoire, les valeurs et le destin commun. En nous attachant aux grands pays européens, creusets chrétiens par excellence, se dégage, au-delà de ces six critères de base, l'image d'un tempérament national, d'une culture propre à chaque peuple.

Dans certains cabinets de conseil en organisation, les équipes qui se constituent pour une mission ont pour usage de partager mutuellement le profil psycho-relationnel de chacun de ceux qui la composent. Donc je sais que mon chef est un intuitif chaotique, que celui-ci est un besogneux organisé, que celui-ci est à l'aise sur les chiffres, celui-ci a parfois des sautes de tempérament... Tous les soirs on fait le bilan de la journée, on se corrige à partir du profil connu de chacun.

Je trouve intéressant de reporter cela sur la diversité des cultures des différents pays, en proposant un certain nombre de couples, d'articulations que chacun peut assimiler à tel ou tel pays.

Il y a des tempéraments concrets, des tempéraments abstraits ; des pays marqués par l'idéologie, d'autres par le pragmatisme ; des pays centralisés, ou décentralisés ; des pays où on attend tout de l'État, des pays où on attend tout de soi ; des pays plutôt toniques, des pays plutôt mélancoliques ; des pays qui ont une tradition de dominants, des pays de dominés ; des pays qui sont historiquement des vainqueurs, et je m'en réjouis toujours pour la France, des pays qui sont historiquement des vaincus ; des pays où l'on occulte, des pays où l'on assume ; des pays qui se pensent à l'échelle de l'Europe, des pays qui se pensent à l'échelle du monde ; des pays qui cherchent le bilatéral, des pays qui privilégient le multilatéral ; des pays qui ont une unité positive, des pays qui font leur unité sur un bouc émissaire ; des pays qui cultivent la confiance, des pays qui sont dans la peur ; des pays qui sont dans l'ouverture, ou dans la fermeture ; des pays qui sont dans l'intégration, d'autres dans la souveraineté ; des pays qui se vivent comme une cité globale et ceux qui se vivent en relation ; des pays qui se vivent comme singuliers, d'autres qui se vivent comme exceptionnels ; des pays qui ont une grosse tête politique et des petites jambes économiques, des pays qui ont une petite tête politique et des grosses jambes économiques ; des pays adeptes du libre-échange, d'autres du protectionnisme ; des pays qui ont une langue universelle et ceux qui utilisent la langue des autres ; des pays basés sur la méritocratie, d'autres sur une société de classe ; des pays où il y a un « moi » de la nation, d'autres un « surmoi » de l'État ; des pays où on est au centre des cercles, d'autres où l'on cherche à dominer le système ; des pays où l'on cherche en soi-même la résolution de ses problèmes, d'autres où on les attribue aux autres ; des pays où la loi

est première, d'autres où le contrat est décisif; des pays où la conscience individuelle est mise en valeur, d'autres où la conscience et la responsabilité sont à un stade plus universel.

C'est cela, l'Europe! Et l'on voit bien qu'on peut penser sur tel ou tel de ces registres. L'Église, c'est l'unité dans la diversité avec une conjugaison intime et spécifique à chaque nation, du spirituel, de la culture, de l'économique et du politique.

Il y a bien une analogie forte entre la Nation et la Personne. Au centre de tout, il y a la personne humaine. Celle-ci se construit au sein de la famille, en articulation avec une série de corps inter-médiaires. Cet ensemble aboutit à la formation de nations particulières, qui ont chacune une mémoire, une identité et un imaginaire. Comment comprendre et vivre ces différences? Jusqu'où sont-elles fondatrices? Ne convient-il pas d'aller plus loin et plus profond?

C'est une chose qui m'avait beaucoup frappé au moment de la visite de Benoît XVI aux États-Unis en 2008: cet apport décisif du catholicisme par rapport à toutes les autres réalités religieuses qui ont tendance spontanément à être d'abord ancrées dans une réalité nationale. L'Église catholique est la seule à être universelle, d'une manière concrète. Pour ce qui est du protestantisme, rien qu'en France on a soixante dénominations différentes, et dans les faits chaque réalité religieuse est puissamment marquée par l'ambiance culturelle qui la porte. Nous avons une douzaine de patriarches orthodoxes, chaque Église orthodoxe est liée à l'État, la nation qui la porte. Et nous voyons combien, spontanément, toutes les réalités religieuses ont un combat à mener pour se désengluer du contexte culturel qui est le leur. C'est un message fort du pape Benoît XVI aux États-Unis sur le mode: «Mes amis, regardez un peu plus large et un peu plus haut que votre vaste et beau pays. Le monde n'est pas appelé à être les États-Unis XXL, et votre vision des choses doit précisément pouvoir s'émanciper de toutes les considérations culturelles» – celles que je viens d'énumérer.

## L'Église dans la culture

Ce qui est très marquant, c'est le poids considérable de la culture; au fond, la culture c'est le rapport à l'autre, à l'argent, au sexe, à la loi, à l'État... C'est extrêmement profond! Nous avons cette chance extraordinaire d'avoir cette communion autour du successeur de Pierre qui, chaque fois qu'il se rend en visite pastorale, invite chaque peuple à sortir de son histoire et de sa culture propre, pour s'ouvrir à un universel qui le dépasse. C'est un défi considérable, ancré dans cette dimension universelle chrétienne.

L'Église, c'est aussi un lien avec une civilisation, produit d'une rencontre fructueuse entre Jérusalem, Athènes et Rome, entre la religion de la Bible, la raison grecque et le droit romain. Et cette «matrice» s'est révélée si libératrice qu'elle a eu un impact universel. Et nous voyons le lien entre religion et culture, entre ce que nous vivons dans le catholicisme et cette réalité européenne qui le porte assez largement.

Dans son début moderne, l'Europe, ou plutôt l'homme européen, ne se décrit pas par des critères géographiques, linguistiques, nationaux ou univoquement religieux, mais par une revendication à l'exercice de la rationalité dans toute son universalité. Le chrétien se comprend comme celui qui recherche la raison dans son universalité, et par conséquent, a aussi la charge de répandre universellement cette raison universelle. L'Église se comprend comme le lieu de la raison, sa maison mère, son point fixe dans le monde, et donc en conséquence, comme justifiée à la répandre sur les autres parties de la terre, voire à l'y imposer, au nom de son universalité constitutive. L'Église, vue de l'intérieur, c'est une forme de conscience qui s'interroge comme « un espace privilégié de l'espérance humaine », refusant les fanatismes et s'appuyant sur la raison.

La Révélation chrétienne introduit des différences fondatrices : entre le politique et le religieux, entre la raison et la foi, entre l'athéisme et la croyance en Dieu. Ces différences, et bien d'autres, montrent que l'Europe doit même ses refus du christianisme à l'espace de différenciation que seule ouvre la Révélation chrétienne. Par conséquent, l'Europe a une façon strictement et fortement chrétienne de ne pas être chrétienne. L'Évangile forme, de fait, l'axe central selon lequel l'Europe s'est développée, en sa diversité et sa pluralité, son universalité.

Au fond, nous sommes devant cette réalité plurireligieuse, pluriculturelle, ce monde multipolaire, multiculturel, multilatéral, avec des tensions entre la mondialisation et les communautés locales. Il me semble que l'apport chrétien, c'est celui de la Révélation biblique dans sa dimension transcendante et la plénitude de la Révélation dans le Christ. En ce sens, je suis marqué par une définition, par Abdennour Bidar, de la laïcité comme refus de la soumission aux idoles politiques et aux idoles religieuses<sup>5</sup>. Nous voyons bien la tentation permanente qu'a le politique de mettre la main sur le religieux et de devenir totalitaire, et le religieux de s'emparer du politique et d'être aussi totalitaire. D'un côté, le nazisme et le communisme, de l'autre, l'islamisme fou du terrorisme. La dimension de Révélation est précisément ce qui vient faire exploser la dimension d'idolâtrie. Le danger est bien là : celui de l'idolâtrie, redoutable lorsque l'homme se prend lui-même comme centre de toutes choses.

## La conscience et les valeurs

Ce qui est central dans ce rapport entre religion et culture, c'est la place de la conscience, avec une interrogation forte des contemporains. La revue *Inflexion* des militaires a fait un numéro complet sur ce sujet : « Valeur et Vertu », un sujet en réalité extraordinairement difficile à articuler ! Les valeurs, comme dit Rémi Brague, ça monte et ça descend en Bourse tous les jours ! Et pourtant, nous avons besoin de valeurs, les Nations-Unies reconnaissent ces valeurs et nous voyons l'importance qu'elle prennent pour les vertus, pour la conscience et la manière dont elle vient en chacun modérer, moduler... Nous voyons que les valeurs à elles seules peuvent être absolument tragiques et mortifères. Nous voyons aussi combien les vertus remises à elles-mêmes peuvent

---

5. ABDENNOUR BIDAR, *Génie de la France*, Albin Michel, 2021.

devenir des instruments de folie et de domination absolument tragiques. Ce qui nous éclaire ici d'une manière radicale, c'est bien le Christ, homme parfait qui nous aide à considérer tout homme, tous les hommes, le tout de l'homme.

\*

Au fond, la grande question de ce rapport entre la religion, la culture et l'universel, c'est la question : « Suis-je le gardien de mon frère ? » L'universel, c'est Dieu, c'est moi et c'est mon frère appelé à devenir mon prochain radicalement.

Je reprendrai ici en mode de conclusion ce propos du pape François dans *Laudato si'*, très éclairant dans le cadre chrétien : « Le temps est supérieur à l'espace. » Le temps long de l'universel contre les décisions de pouvoir inscrites dans une réalité culturelle située. L'unité prévaut sur le conflit. Tout est lié, nous vivons tous sur la même planète et cet universel est aujourd'hui une prise de conscience décisive dans l'histoire de l'humanité. La réalité est plus importante que l'idée. Soyons dans le concret, pas dans le hors-sol. C'est la raison pour laquelle je me suis permis de détailler avec une telle précision un certain nombre de couples d'opposition qui me semblent, par leur articulation, éclairer ces dimensions concrètes. Le tout est supérieur à la partie. Il s'agit d'intégrer la tension entre la mondialisation et les communautés locales. C'est le modèle – cher au pape François – du polyèdre qui convie à une approche globale des référentiels de puissance qui sont très différents selon les pays, les cultures, les civilisations. C'est une vision unifiée de l'homme qui doit prévaloir puisque située au-delà des aspects culturels et religieux, matériels et techniques, philosophiques et psychologiques. Par-delà ces dimensions demeure la réalité de l'homme intégral, corps, âme et esprit, qui mène un combat spirituel à l'intérieur de son cœur. C'est bien l'homme qui est le point d'articulation décisif qui éclaire à jamais cette dimension de religion et de culture que le Christ, plénitude de la Révélation du Père vient ouvrir en un chemin de Vie éternelle. ■

# Catholicité et universalité<sup>1</sup>

---

par le P. Paul VALADIER, s.j.<sup>2</sup>

## La crise actuelle de l'universel

### Après effondrement du communisme soviétique, espoir du triomphe de l'universalisme occidental.

On parle de mondialisation: unité de l'humanité autour d'idéaux ou de valeurs auxquelles tous sont censés aspirer; prospérité grâce à technologies qui abolissent distances, croissance économique, démocratie, sécularisation.

### 30 ans après: désillusion.

Voir *Le Crépuscule de l'universel* de Ch. Delsol (fiche OFC 2020 n° 17).

Irak, Lybie, Afghanistan: **échecs pour modèle occidental** (américain), qui ne s'exporte ni en douceur, ni militairement, ni par des investissements massifs.

**Retour des particularismes** plus ou moins impérialistes: nationalistes (Chine, Russie...) et religieux (islam, mais aussi hindouisme en Inde, bouddhisme dans Sud-Est asiatique).

Dérèglement climatique: remise en cause de la croissance, **«mondialisation négative»** (tous pénalisés par désinvolture des nantis).

## La catholicité chrétienne

**Une originalité sans précédent** dans histoire humaine (≠ approche empirique par définition de l'espèce sur constat traits communs): Dieu unique, humanité une seule origine, donc solidaire.

- **Révélation biblique**: Création du monde, de l'espèce humaine (Genèse 1-2); première alliance avec humanité (Noé: Genèse 6-9); élection Abraham et sa descendance, «en qui sont bénies toutes les nations de la terre» (Genèse 12,3; 18,18; 22,18; 26,4; 28,14).
- **Mission donnée par le Christ**: «De toutes les nations, faites des disciples» (Matthieu 28,19).
- Notion **Peuple de Dieu** dont tous les hommes sont appelés à faire partie (*Lumen gentium* 13).

---

1. Notes utilisées par le P. Valadier dans son intervention. Certains documents cités ont été ajoutés en annexe par l'OFC.

2. Jésuite, philosophe spécialiste de Friedrich Nietzsche et de la philosophie politique, docteur en théologie et en philosophie. Ancien rédacteur en chef de la revue *Études*.

### La catholicité est plus que l'universalité (à partir *Lumen gentium* 13 et sources chez de Lubac)

- **Catholicisme ≠ uniformité ou pluralisme.** Cf. article théologique slovène Alek Zwitter (résumé ci-joint).
- Le «plus» de la catholicité réside dans **dimension temporelle, et pas seulement spatiale** (dans l'instant): s'inscrit dans histoire Création et Salut; dynamique et non statique (cf. note Lubac ajoutée à réédition Catholicisme). Catholicité = processus en cours d'intégration au Christ.
- **L'unité** catholique («selon la totalité ou l'intégralité»): **Catéchisme n° 830** **découlant** doublement **de l'unicité**:
  - i) de Dieu;
  - ii) du Christ (Éphésiens 1, 9-10: «Le mystère de sa volonté, selon que sa bonté l'avait prévu dans le Christ, pour mener les temps à leur plénitude, récapituler toutes choses dans le Christ, celles du ciel et celles de la terre»; cf. Jean 11, 52).

## La catholicité vécue

### Unité à travers la diversité

- **Dans l'espace**, les langues et les cultures au présent: inculturation (imprégnation d'une culture particulière par l'Évangile) ≠ acculturation (assimilation d'une culture par une autre).
- **Dans le temps**: pertinence et validité perpétuelle expériences Premier Testament, Pères, Moyen Âge, Temps modernes et Époque contemporaine. Communion des saints.
- **La totalité présente dans le particulier** (espace, temps et même matière) par la présence active du Christ dans l'action sacramentelle de l'Église (cf. Lubac, *Les Églises particulières dans l'Église universelle*, 1971, réédition dans *Œuvres complètes*, 2019; et *Catéchisme* n° 832).

### Le service de l'unité

- **Service rendu par «vicaires»** (apôtres = envoyés) **du Christ** appelle, rassemble et intègre: prêtre dans chaque assemblée, évêque sur territoire plus large, Pape pour monde entier.
- Cette **hiérarchie** n'empêche pas et au contraire **suscite collégialité/synodalité** à tous niveaux.
- **Le Pape**, pasteur universel, **s'adresse à tous**, sensible à tous défis à humanité, et pas seulement aux fidèles pratiquants. De même, ceux-ci au service de tous autour d'eux, et pas seulement institutions ecclésiales.

## Conclusion

Catholicité ≠ état, mais inscription dans processus en cours, inachevé, intégration dans dynamique ouverte, service non d'une humanité abstraite, mais de tous les hommes, tels qu'ils sont. ■

## Annexes

(Voir les textes en pages suivantes.)

- « Faillite de l'universalisme et multiplication des modernités », Fiche OFC (2020, n° 17) sur *Le Crépuscule de l'universel* de Chantal Delsol.
- Extraits de *Lumen gentium* 13.
- Résumé de l'article d'Alek Zwitter sur la genèse de *Lumen gentium* 13 chez le P. de Lubac.
- Note du P. de Lubac sur la différence entre « catholique » et « universel »

## Faillite de l'universalisme et multiplication des modernités

Jean Duchesne

Le panorama de la France en ce début du XXI<sup>e</sup> siècle dressé par Emmanuel Todd (voir fiche OFC 2020 n° 13) peut – voire doit – être utilement complété par *Le Crépuscule de l'universel* de Chantal Delsol, sorti en février aux Éditions du Cerf. La philosophe, membre de l'Institut (Académie des Sciences morales et politiques), y examine les différentes conceptions de l'homme et de la société qui sous-tendent les relations entre les principales puissances et se répercutent dans la vie de chaque grand ensemble civilisationnel jusque dans les débats au sein de chaque pays.

L'ère est révolue de l'affrontement entre deux blocs hégémonistes (capitaliste-libéral et collectiviste sous un parti unique), avec pour enjeu la domination d'un « tiers monde » trop diversifié et pas assez développé pour peser dans le jeu. Mais l'implosion du marxisme-léninisme n'a pas engendré la « mondialisation heureuse » dont l'Occident a présumé qu'elle irait partout de soi. Chantal Delsol montre que d'une part, dans l'ivresse de leur triomphe, les vainqueurs de la guerre froide ont dénaturé en les dogmatissant leurs idéaux censés faire dorénavant l'unanimité, et d'autre part les vaincus aussi bien que ceux qui n'avaient jusque-là été absorbés dans aucun des deux camps ont fait un peu de même : chaque grand pôle (Chine, Russie, Islam) a élaboré avec sa culture propre une moralité qui ne pouvait guère susciter un consensus planétaire.

D'où le titre : *Le Crépuscule de l'universel*, car dans ces conditions, la compréhension mutuelle et la coopération sur des bases ou valeurs communes deviennent impossibles ou aléatoires. En se risquant à résumer l'analyse de la philosophe, on pourrait dire que, si les idéologies totalitaires ont disparu avec leurs prétentions à exercer un pouvoir absolu au nom d'un savoir absolu, les visions de l'homme et de la société qui s'affrontent aujourd'hui fonctionnent à la manière d'idéologies intransigeantes, mais ne reposent sur aucune science digne de ce nom et plutôt sur des traditions intégrant plus ou moins un simple pragmatisme.

L'Occident n'avait pas d'idéologie, à la différence du bloc communiste. Ses valeurs se présentaient comme des vérités non pas à imposer mais s'imposant d'elles-mêmes comme à l'évidence désirables par tous : liberté d'opinion, de parole et d'entreprise, démocratie, état de droit, dignité reconnue à tout être humain, etc. Une sécurité et un confort sans précédent grâce à une inépuisable créativité technologique devaient convaincre partout d'adopter les fondements éthiques permettant de s'élever à un niveau de vie aussi enviable.

Or, dit Chantal Delsol en s'appuyant sur nombre d'autres analyses, la machine à produire du bien-être s'est emballée et a déraillé. La lecture est ici relativement exigeante malgré des formulations percutantes et des résumés de chaque chapitre à la fin, car deux concepts-clés sont véhiculés par des termes peu familiers : « humanitarisme » et « holisme ».

Le premier n'a pas grand-chose à voir avec l'« humanitaire » qui consiste à secourir les populations en détresse. Il s'agit plutôt d'une dégénérescence de l'humanisme qui donne la priorité



au bonheur de l'homme sur terre dans les idéaux de l'Occident depuis les Lumières. La sécularisation que celles-ci avaient promue a fini, avec la « postmodernité », par produire un ersatz de religion qui impose un « sacré » réduit à la négation de limites prédéterminables aux droits des individus, dont le seul devoir est alors de faire reculer peu à peu et autant qu'il devient possible les contraintes physiques et légales qui frustreront leurs désirs. Le mythe du Progrès et un « sens de l'Histoire » sont ainsi préservés. Mais les normes qui en découlent produisent le moralisme qui caractérise l'« humanitarisme » et s'avère bien plus terroriste que la morale humaniste : celle-ci s'enracinait dans d'une transcendance innée et reçue, à mettre en œuvre et non à fabriquer sous peine de déchéance dans une sous-humanité.

Ce moralisme est rejeté dans les populations « moins évoluées », qui le jugent immoral car abolissant des lois immuables, par exemple la famille nucléaire comme clé de voûte de la société. À l'« humanitarisme » s'oppose donc la pensée « holiste ». Ce dernier mot, apparu au XIX<sup>e</sup> siècle, implique que tout objet singulier est à considérer au sein du tout (*holos* en grec) dont il fait partie et ne peut être isolé. L'application est ici que l'individu n'existe que par le rôle que la communauté crée pour lui. Chantal Delsol décortique les Déclarations de droits islamiques, africaines, russe orthodoxe ainsi que les principes éthiques édictés par Xi Jinping, l'actuel maître de la Chine, et pointe le « holisme » sous-jacent dans tous ces documents.

Ceux-ci énoncent des « vérités » inspirées par des traditions immémoriales (Afrique), parfois patriotiques (Russie et Chine) et souvent religieuses (monde musulman et Russie – on pourrait ajouter l'Inde), mais censées incontestables. On n'est donc pas loin des idéologies, mais il n'y a pas base philosophique indépendante du contexte. Aucune vision « holiste » n'intègre le pluralisme qui pourrait justifier cette multiplicité d'universalismes velléitaires. La tolérance dont s'honore l'« humanitarisme » occidental est démentie par son moralisme qui s'indigne de toute infraction à sa propre conception des droits de l'homme et de la démocratie.

L'Occident « postmoderne » est de plus déstabilisé par les flux migratoires qu'il peine aussi bien à repousser qu'à absorber, par l'échec de son leadership mondial qu'illustrent le désastre de l'intervention américaine en Irak ou la pusillanimité de l'Union Européenne dans les crises internationales, par la montée des « populismes » nationalistes, enfin par le dérèglement climatique (et aujourd'hui par une pandémie). Tout cela reflète des perspectives « holistes » et remet en cause jusqu'à domicile l'universalisme qui avait cru la mondialisation irrésistible.

La conclusion de Chantal Delsol est que la « postmodernité » du XXI<sup>e</sup> siècle n'a pas succédé à la « Modernité » apparemment triomphante à la fin du XX<sup>e</sup>, mais que celle-ci s'est éparpillée en modernités rivales, le « holisme » étant aussi « contemporain » que l'« humanitarisme ». C'est un beau défi pour le catholicisme qui, dans son étymologie grecque, signifie après tout « selon (*kata*) la totalité (*holon*) » qui ne fonde pas tout dans un moule universel mais intègre les identités particulières dans une communion qui les respecte et les épanouit.

**Fiche OFC 2020, n° 17**

## Concile Vatican II, *Lumen gentium*

### 13. L'universalité ou « catholicité » de l'unique Peuple de Dieu

À faire partie du Peuple de Dieu, tous les hommes sont appelés. C'est pourquoi ce peuple, demeurant uni et unique, est destiné à se dilater aux dimensions de l'univers entier et à toute la suite des siècles pour que s'accomplisse ce que s'est proposé la volonté de Dieu créant à l'origine la nature humaine dans l'unité, et décidant de rassembler enfin dans l'unité ses fils dispersés (cf. Jn 11, 52). [...]

Ainsi, l'unique Peuple de Dieu est présent à tous les peuples de la terre, empruntant à tous les peuples ses propres citoyens, citoyens d'un Royaume dont le caractère n'est pas de nature terrestre mais céleste. Tous les fidèles, en effet, dispersés à travers le monde, sont, dans l'Esprit Saint, en communion avec les autres, et, de la sorte « celui qui réside à Rome sait que ceux des Indes sont pour lui un membre ». Mais comme le Royaume du Christ n'est pas de ce monde (cf. Jn 18, 36), l'Église, Peuple de Dieu par qui ce Royaume prend corps, ne retire rien aux richesses temporelles de quelque peuple que ce soit, au contraire, elle sert et assume toutes les capacités, les ressources et les formes de vie des peuples en ce qu'elles ont de bon ; en les assumant, elle les purifie, elle les renforce, elle les élève. [...]

En vertu de cette catholicité, chacune des parties apporte aux autres et à toute l'Église le bénéfice de ses propres dons, en sorte que le tout et chacune des parties s'accroissent par un échange mutuel universel et par un effort commun vers une plénitude dans l'unité. C'est pourquoi le Peuple de Dieu ne se constitue pas seulement par le rassemblement des peuples divers, mais jusqu'en lui-même, il se construit dans la variété des fonctions. [...] Il existe légitimement, au sein de la communion de l'Église, des Églises particulières jouissant de leurs traditions propres – sans préjudice du primat de la Chaire de Pierre qui préside à l'assemblée universelle de la charité, garantit les légitimes diversités et veille à ce que, loin de porter préjudice à l'unité, les particularités, au contraire, lui soient profitables. De là, enfin, entre les diverses parties de l'Église, les liens de communion intime quant aux richesses spirituelles, quant au partage des ouvriers apostoliques et des ressources matérielles. [...]

Ainsi donc, à cette unité catholique du Peuple de Dieu qui préfigure et promeut la paix universelle, tous les hommes sont appelés ; à cette unité appartiennent sous diverses formes ou sont ordonnés, et les fidèles catholiques et ceux qui, par ailleurs, ont foi dans le Christ, et finalement tous les hommes sans exception que la grâce de Dieu appelle au salut.

## La théologie de *Lumen gentium* 13 à la lumière de la pensée d'Henri de Lubac<sup>3</sup>

Résumé de l'article du P. Alek ZWITTER (théologien slovène)

Le point de départ de cette discussion est le n° 13 de *Lumen gentium* parlant de la nature catholique, universel de l'Église qui est le nouveau Peuple de Dieu. La richesse théologique de cet article est expliquée à partir de la théologie d'Henri de Lubac. En effet, ses écrits théologiques ont assuré un fondement essentiel pour la rédaction de la constitution *Lumen gentium*.

Dans la première partie de l'article, l'auteur met en évidence les fondements théologiques de la catholicité de l'Église. Il se demande comment le Concile peut affirmer que tous les hommes sont appelés à appartenir au nouveau peuple de Dieu (LG 9, 13). Chaque homme porte en lui l'image de Dieu. Et puisque la guérison de la ressemblance divine, blessée par le péché, n'est possible que dans le Christ, il s'ensuit que l'humanité ne peut trouver la vraie unité, à laquelle elle est appelée, que dans l'Église. C'est l'Esprit Saint qui réalise cette unité. Le lieu principal et privilégié où l'unité de la communauté ecclésiale s'affermir, ce sont les sacrements et, en particulier, l'eucharistie.

La deuxième partie de l'article traite de la catholicité de l'Église *ad extra*, surtout dans son rapport aux traditions non-chrétiennes. Le christianisme ne devrait pas les combattre, mais plutôt les transformer. Ces religions non-chrétiennes ne reposent pas sur les faux présupposés, mais plutôt sur les fondements faibles qui ont besoin d'être purifiés.

La troisième et la dernière partie évoque la catholicité de l'Église *ad intra* : il s'agit de la légitimité de la diversité à l'intérieur de l'Église même. Cela s'exprime par la diversité des charges dans l'Église, mais aussi dans la diversité, la pluriformité des Églises particulières. La perspective lubacienne n'est ni cléricale ni trop laïque. Toutes les charges dans l'Église sont complémentaires entre elles et dépendantes les unes des autres. Le modèle des rapports entre les membres de l'Église trouve sa source dans les rapports de la Trinité même. L'unité entre les Églises particulières, représentée spirituellement par l'offrande du même sacrifice eucharistique, se vérifie et se confirme par la communion visible avec l'évêque de Rome.

---

3. Source : *Pregledni znanstveni članek* (L02), BV 73 (2013) 1, 33-46, et  
<http://www.teof.uni-lj.si/uploads/File/BV/BV%202013%201/BV-73-1-Zwitter.pdf>

## Pourquoi « Église catholique » et non « Église universelle »<sup>4</sup>

Note du P. Henri de LUBAC

« Catholique » est le terme existant depuis toujours. Il est aujourd’hui encore celui, non seulement du catholicisme, mais de l’orthodoxie – et d’autres Églises le revendiquent également. Il fut d’abord, aussi bien, celui des confessions protestantes : celles-ci ne le changèrent qu’assez tard en « universelle », afin de se particulariser. L’occasion serait bonne, pour elles, dans un esprit œcuménique, de reprendre le mot de tous.

Sans doute, étymologiquement, « universel » correspond bien à « catholique », mais n’a plus du tout ce sens dans le français moderne. Il n’évoque plus du tout ce mouvement de concentration des diversités – formant ainsi vraiment un tout – vers l’un, ou dans l’un. D’autre part, « catholique » comporte d’abord le sens actif (« universalisant », « rassemblant », « unifiant »), au lieu qu’« universel » est passif, inorganique et statique.

Par le fait même, « Église universelle » suggère une Église sans structure, invisible, partout diffuse – à la manière de la première ecclésiologie luthérienne, que l’ensemble des théologiens, même protestants, estiment à juste titre inconsistante et fautive.

Davantage : par une extension assez incompréhensible, ce mot suggère un « universalisme » religieux d’après lequel tous les hommes religieux du monde formeraient une vaste communauté, les questions d’organisation, de discipline et même de croyance important peu. La foi chrétienne serait alors totalement évacuée. Or cela ne constitue pas seulement une conséquence logique et une menace. C’est un fait avéré : tel est bien le sens fréquemment donné à l’universalisme dans le langage d’aujourd’hui.

Conclusion : Celui qui, aujourd’hui, chercherait à imposer cette nouvelle traduction encourrait une grave responsabilité. Il ne tendrait sans doute pas à répandre l’hérésie, car il est possible de donner au mot un sens acceptable ; cependant, il précipiterait la ruine du sens de l’Église et de la foi chrétienne elle-même en nombre d’esprits. Il contribuerait à accélérer le mouvement de désintégration qui est un des aspects majeurs de la crise actuelle.

---

4. Source : Henri de Lubac, s.j., « Pourquoi “Église catholique” et non “Église universelle” », in *Catholicisme, Les aspects sociaux du dogme, Œuvres complètes*, VII, pp. 455-456, Cerf, Paris, 2003. Cette note ne figurait pas dans l’édition originale de *Catholicisme* (1938). Elle a été rédigée au début des années 1970, dans le cadre de la Commission théologique internationale récemment créée, pour faire obstacle au remplacement de « catholique » par « universel » dans les textes liturgiques alors en train d’être révisés et retraduits à la suite des réformes conciliaires. Cette note a été ajoutée à la réédition de *Catholicisme* dans les *Œuvres complètes* en cours de publication au Cerf.

# L'universalité, condition de la transmission des valeurs républicaines<sup>1</sup>

---

par Isabelle de MECQUEMEM<sup>2</sup>

Cette intervention, je la dois à Guy Coq, qui représente pour moi l'intégrité intellectuelle faite homme. J'ai eu la chance de le côtoyer, d'échanger avec lui depuis vingt ans. Je perçois mon sujet comme très ingrat après les interventions précédentes.

Je suis devenue spécialiste, presque professionnelle, de la laïcité quand, après un parcours de professeur de philosophie dans la formation des maîtres, je suis devenue membre d'une instance peu connue au sein de l'Éducation nationale elle-même, porteuse d'un titre pompeux : Les Sages de la laïcité.

Créé en 2018, le Conseil des Sages (CDS) a pour fonction de conseiller le ministre de l'Éducation nationale en matière de politique de la laïcité, ce qui n'est pas une tâche facile d'après les échos donnés hier à la Journée nationale de la laïcité. Du point de vue scolaire, la situation reste assez critique.

J'ai été sollicitée au printemps dernier au titre de mes fonctions au CDS par deux ministres, ceux de la Fonction publique et de la Citoyenneté, à participer à un rapport de réflexion, de préconisation émettant des objectifs à atteindre sur le sujet ingrat suivant : la mise en œuvre de l'obligation d'une nouvelle formation à la laïcité.

C'est une nouvelle obligation faite à tous les agents publics, fonctionnaires au sens large, quel que soit leur statut, incluant les fonctionnaires publics non titulaires. Il y a une part importante d'agents contractuels au sein de l'Éducation nationale, des enseignants recrutés en fonction de besoins circonscrits et temporaires, au gré de remplacements plus ou moins courts (jusqu'à quelques jours). Dans certaines académies du territoire, il y a des écoles et des établissements qui fonctionnent de plus en plus avec des enseignants contractuels. Cette nouvelle donne contribue à la fragilisation d'un service public essentiel : l'école. Donc le moindre des enseignants contractuels doit être formé ou, au moins, sensibilisé, à ce que signifie la traduction de la laïcité dans l'exercice professionnel qui va lui être confié.

---

1. Transcription non revue par l'auteur. Les sous-titres et les notes ont été ajoutés à l'édition.

2. Professeure agrégée de philosophie à l'université de Reims Champagne-Ardenne, en disponibilité, membre du Conseil des sages de la laïcité rattaché au ministère de l'Éducation nationale, auteure de *Laïcité et valeurs de la République*, Studyrama, mai 2021.

J'ai rédigé ce rapport avec Pierre Bénard, préfet, ancien directeur de cabinet de François Hollande. Il n'est plus un homme de terrain, mais un homme de l'exécutif au plus haut niveau.

Pourquoi en 2021 cette nouvelle politique publique, massive, systématique et transversale, étonnante en France qui se prévaut d'être le champion de la laïcité par rapport à nos voisins européens ?

De ce rapport, matériau administratif ingrat, je vais tenter d'extraire la figure du fonctionnaire de l'universel. Cette expression, je l'ai empruntée à Edmund Husserl, fondateur de la phénoménologie, mathématicien de formation puis philosophe, dans son livre qui porte sur la crise de la réalité dans la culture et les sciences européennes avant la Seconde Guerre mondiale<sup>3</sup>. Il y emploie cette expression que je vais utiliser et détourner de manière peut-être abusive.

Ce comité a pour fonction de réunir tous les ministères pour réfléchir à la meilleure garantie au plus grand respect du principe de laïcité dans notre République et d'unir les forces des différents ministères dans ce but. Il se réunit deux fois par an.

Le 15 juillet, ce comité a publié un texte : *Dix-sept décisions pour la laïcité*, sous forme de dossier de presse. À ma connaissance, ce document n'a pas eu l'attention et la restitution qu'il méritait de la part des médias, à cause de l'été. Il est passé inaperçu.

## La laïcité, principe de la République

Il y a une dérive qui consiste à détacher la laïcité du reste, comme un principe aérien, détaché de tout un socle. Or la laïcité, dans notre histoire et notre système politique, ne prend sens que sur un socle républicain et en détacher la laïcité, ne serait-ce que par le discours, est peut-être une erreur voire une faute. Ces dix-sept décisions sont porteuses d'une meilleure garantie du respect de la laïcité dans toutes les administrations du service public, bien au-delà de l'école, en un renforcement du respect des principes de notre République. On a un peu tendance à oublier que nous sommes des personnes et des citoyens, que la communauté des citoyens continue d'avoir a un sens et que nous avons tous un rôle à y jouer.

Je me suis fixé le pari d'extraire de cette déontologie des agents publics la figure du fonctionnaire de l'universel, opération pas aussi facile que cela paraît.

Il s'agit bien de proposer une nouvelle politique publique au sens le plus canonique du terme (selon Grawitz et Leca dans le tome 4 de leur ouvrage *Les politiques publiques* paru en 1985) qui porte sur la santé, l'éducation... avec l'intervention d'une autorité investie de puissance publique, d'une autorité gouvernementale sur un domaine de la société ou du territoire. Une politique de promotion du principe de laïcité relève bien de ce périmètre sémantique.

---

3. *La Crise des sciences européennes et la phénoménologie transcendantale* a été publié en allemand aux Pays-Bas en 1954, seize ans après la mort de Husserl. Le manuscrit original date des années 1935-1936, alors que le philosophe était radié de l'université en tant que juif et bien qu'il ait été baptisé dans l'Église luthérienne en 1886 (à 27 ans). *La Crise...* n'a été traduit et publié en français qu'en 1989 chez Gallimard.

Une politique gouvernementale dépasse donc très largement le champ de l'école auquel on pense tout naturellement, ainsi que celui de la formation des enseignants, pièce maîtresse de ce dispositif, mais encore une fois on va raisonner bien au-delà.

Cette politique gouvernementale est celle d'une meilleure connaissance et garantie du principe de laïcité dans toutes les administrations, tous les services publics, tous ces versants extraordinairement diversifiés. Entre l'hôpital et l'école, il y a un monde, et pourtant ce sont des fonctionnaires qui travaillent, des agents publics reliés par une même déontologie.

Dans le cadre de cette nouvelle politique publique en faveur de la laïcité, si l'école n'est pas une figure de proue, elle fait partie du dispositif de transmission à tous les agents publics. Il s'agit de réfléchir aux modalités les plus optimales de cette transmission, de la vérifier, voire de la contrôler, car elle fait désormais partie des obligations des fonctionnaires, et quand un agent public est défaillant par rapport à une de ses obligations au sens déontologique du terme, cela constitue un manquement qui se trouve être un comportement répréhensible et peut relever de sanctions disciplinaires. Articulation importante, intéressante à saisir : il ne s'agit pas que de discours, d'idéologie ; on va vers une traduction effective des obligations qui découlent de la laïcité. Voilà le dispositif dans son entièreté.

## De la loi de 1905 au « ciment de la France unie »

Dans ce document, selon son intitulé même : « Dix-sept décisions... », même si vous ne l'avez pas lu, vous pouvez vous douter qu'on ne va pas y trouver une réflexion spéculative philosophique sur la délicate essence du principe de laïcité. Ce n'est plus l'objet, l'enjeu. Il s'agit d'un discours entièrement tendu vers la mise en œuvre, avec obligation de résultats, d'un meilleur respect de ce que recouvre ce principe de laïcité par tous les agents publics et des obligations qui en découlent.

On va trouver dans ces « Dix-sept décisions... » deux légères allusions théoriques :

- Le texte est inauguré d'une citation du président de la République, extraite du discours des Mureaux en octobre 2020, discours très médiatisé car on attendait depuis longtemps de la part du président un discours qu'il avait promis sur la laïcité. Il la présente dans ce texte comme « le ciment de la France unie ». Jamais un poète n'aurait parlé en ces termes, il aurait sans doute trouvé une plus belle métaphore.
- Le texte présente, en toute bonne logique, une allusion à la célèbre loi de séparation des Églises et de l'État du 9 décembre 1905, que nous commémorons hier. Mais il nous est dit que cette loi, fondement de la laïcité, a évolué depuis 1905.

Je profite de cet élément de commentaire pour indiquer également le vote, le 24 août 2021, dans ce calendrier estival très dense, d'une loi très importante intitulée d'abord « loi contre le séparatisme », sémantique qui a donné lieu à pas mal de débats dans la presse. Finalement, après discussions au Parlement, elle est devenue « loi visant à renforcer le respect des principes républicains ».



Le premier article de cette loi marque effectivement une évolution majeure (qui risquait encore de passer inaperçue en été) : elle a étendu l'obligation de neutralité aux entreprises délégataires de service public. C'est abstrait, mais nous sommes dans une logique d'extension, au-delà des services publics, des administrations obligées de respecter la neutralité emblématique de la notion de service public, de fonctionnaire.

« Dix-sept décisions... » : le message implicite qui sous-tend ce document consiste à dire qu'il s'agit de mieux faire connaître et respecter le principe de laïcité dans l'ensemble de la fonction publique et on va laisser de côté les controverses très fortes dans notre pays, notre vie politique, au sujet de la laïcité. Ces interminables débats politiques intellectuels, nous les avons tous entendus. Ce document suspend volontairement toute controverse. Dans ce texte très opérationnel, énoncé de mesures à réaliser, la laïcité est conçue comme un principe régalien, comme un fondement de notre modèle politique et même socio-politique. Le système politique laïque retentit sur la société. Laïcisation des institutions. Il y a une interaction entre laïcité et société qui n'est pas due, à mon sens, au mouvement de sécularisation, qui transcende les divergences partisans et les querelles idéologiques nombreuses, vivaces et véhémentes à propos de la laïcité.

## Laïcité universelle ou laïcités au pluriel ?

Je vais tenter d'évoquer la principale controverse intellectuelle, philosophique, académique au sujet de la laïcité. Elle oppose d'un côté ceux qui pensent (ce sont principalement des philosophes) que la laïcité est une et donc universalisable, un idéal que l'on peut diffuser sans restriction, sans que ce soit une spécialisation française mais un modèle, une conception du lien entre les citoyens, parfaitement exportable et que d'autres cultures, d'autres démocraties peuvent s'approprier. Beaucoup de pays aimeraient vivre sous un régime de laïcité. Pensons à l'Afghanistan notamment.

D'autres soutiennent, au contraire, qu'on ne peut parler de laïcités qu'au pluriel, car il existe des modèles de laïcité, c'est à dire de séparation du politique et du religieux, et ces concepts sont irréductibles ou se recoupent partiellement, mais ils ont chacun leur légitimité à exister et il ne s'agit pas d'écraser cette diversité de conceptions au nom d'un principe qui tend à l'unité voire, d'après ces critiques, l'uniformité.

J'ai tracé à très gros traits cette controverse fondamentale qui sévit à propos de la laïcité. Si je voulais la personnaliser, je citerais d'un côté Henri Peña Ruiz, philosophe, qui diffuse ce discours universaliste au sujet de la laïcité<sup>4</sup>, et de l'autre côté Jean Baubérot, historien, qui, à travers plusieurs dizaines d'ouvrages consacrés à ce sujet<sup>5</sup>, a toujours défendu qu'il ne fallait parler de laïcités qu'au pluriel. Il en a identifié sept modèles à travers l'histoire.

---

4 Henri Peña Ruiz a publié une dizaine d'ouvrages sur la laïcité, le plus récent étant un *Dictionnaire amoureux de la laïcité* (Plon, 2014).

5. Signalons en particulier, de JEAN BAUBÉROT, *Les sept laïcités françaises. Le modèle français de laïcité n'existe pas* (Paris, Maison des sciences de l'homme, 2015).



Dans notre lettre de mission pour le rapport que j'ai évoqué, il nous était demandé d'identifier un socle universel pour définir le contenu de cette formation transversale systématique, globale de tous les agents publics à la laïcité. Voilà l'essentiel de notre commande. Pour ma part, je connais la loi de déontologie des agents publics du 20 avril 2016, absolument méconnue dans l'Éducation nationale. J'y ai travaillé, ainsi que sur fameux article 25 qui a fixé le corpus déontologique commun de tous les agents publics : « Le fonctionnaire exerce ses fonctions avec dignité, intégrité, impartialité et probité, en étant tenu à une obligation de neutralité » ; « le fonctionnaire exerce ses fonctions dans le respect du principe de laïcité ». Ce dernier élément a été ajouté en 2016, mais il vient d'une loi plus ancienne, votée le 13 juillet 1983 sur proposition d'Anicet Le Pors, ministre communiste du premier gouvernement Mauroy.

Pour respecter le principe de laïcité, il faut savoir ce que recouvre et signifie ce principe. D'où notre mission.

Dans cet article de loi, aussi rébarbatif et politique qu'il paraisse, on ne voit pas se discerner l'universel mais seulement du politique. En tant que philosophe, je me suis intéressée aux vertus – je ne crains pas d'utiliser ce mot – promulguées par cet article : « intégrité... probité... » (dont Cicéron disait déjà qu'elle va au-delà des lois). Il s'agit donc bien d'éthique ! La plus importante des vertus, c'est ce terme de « dignité ». On a affaire là, en philosophie morale, à une vertu substantielle qui est dotée d'un contenu. C'est de dignité que les agents publics, quel que soit leur statut, leur ancienneté, leur position dans la hiérarchie, doivent faire preuve non seulement dans leur travail, mais aussi d'une manière constante, en dehors de leur travail, de leurs tâches et de leur fonction (article 25). C'est une vertu substantielle, constante, dont nous devons faire preuve. Vous voyez le degré d'exigence qui est posé par ce texte. J'ai m'impression qu'on ne le perçoit pas.

Pour moi, cet article de style politico-administratif contient une éthique que je ne crains pas d'appeler maximaliste, c'est-à-dire constituée d'exigences. Être digne, ce n'est pas une facilité de langage ou de comportement ; c'est une éthique perfectionniste qui se réfère à une conception du bien (selon des notions formalisées par la philosophie morale). Sous-jacent à cet article il existe – c'est une interprétation personnelle – une conception du bien public. Voilà en quoi elle est perfectionniste, cette éthique qui sous-tend les exigences, les vertus fixées aux fonctionnaires. Je déploie ce discours à différents agents publics qui écarquillent les yeux, mais cela me fait plaisir car je leur rappelle qu'être fonctionnaire n'est pas un métier comme les autres. ■



# La poésie, ouverture à la transcendance

---

par Robert SCHOLTUS<sup>1</sup>

**L**e mieux eut été que nous en fassions l'expérience en lisant et en écoutant des poèmes. Mais il faudra que vous vous contentiez de mes gloses qui de plus emprunteront davantage à celles des poètes à propos de leur travail qu'à leurs poèmes eux-mêmes.

Quoi qu'il en soit, on pourrait se demander ce que vient faire la poésie dans le débat qui nous occupe. Que peut encore la poésie quand les dieux se sont retirés ? À quoi bon des poètes ? Ou, pour le dire à la manière de Hölderlin : « Pourquoi, dans ce temps d'ombre misérable, des poètes ? »

Permettez-moi, pour commencer, de me tourner vers un philosophe, Peter Sloterdijk, dont les éditions Payot ont publié récemment la traduction de son livre *Faire parler le ciel*, avec un bandeau sur lequel est écrit : « À quoi sert la religion ? ». Sa réponse est claire, la religion ne sert plus à rien si on la confond avec les « fonctions religioïdes » qu'elle a exercées durant des siècles et que la sécularisation a léguées à des instances séculières précisément.

Renvoyée à son inutilité sociale par la modernité, la religion s'avère aussi inutile que la musique, en sachant que, sans la musique, la vie serait une erreur, comme disait Nietzsche. Autrement dit, une fois retranché en elle tout ce qui a été remplacé par les institutions d'État et les associations humanitaires, de l'éducation à l'assistance aux malades, de l'administration des rites de passage à l'organisation de la solidarité caritative, il ne subsiste de la religion que sa fonction nucléaire, irréductible et irremplaçable, qu'elle partage avec ses deux concurrents, les philosophies contemplatives et les arts créatifs. Et cette fonction, c'est selon lui d'interpréter l'existence, à tous les sens du verbe.

« Ce qui reste des religions historiques, écrit Sloterdijk, ce sont des textes, des gestes, des univers sonores qui aident encore parfois les individus de notre époque à se rapporter, au moyen de formules bien conservées, à l'embarras où les met leur existence unique »<sup>2</sup>. Depuis l'Antiquité, ce sont des procédés poétiques qui relatent les actions et les paroles des dieux dans toutes les versions connues de la religion, païennes ou monothéistes, et c'est par la poésie que les dieux du ciel se mettent « à la portée de voix des hommes ».

---

1. Prêtre du diocèse de Metz, curé de l'église Saint-Maximin de Metz, auteur aux Éditions Lessius de *Petit christianisme d'insolence* (2015) et de *Danser en plein séisme ou l'énergie de la foi* (2021). Membre de l'Observatoire Foi et Culture de la CEF.

2. PETER SLOTERDIJK, *Faire parler le ciel*, Payot, 2021, p. 391.

La religion est affaire de « théopoésie » pour reprendre le sous-titre que Sloterdijk a donné à son livre. Comme dirait Pierre Michon, « Dieu ne fait pas de théologie », il est ce poète auquel Ety Hillesum, dans son extrême dénuement, demandait : « Donne-moi chaque jour une petite ligne de poésie, mon Dieu, et si jamais je suis empêchée de la noter, car n'ayant plus ni papier ni lumière, je la murmurerai le soir à ton vaste ciel »<sup>3</sup>.

Il n'est évidemment pas question d'opposer aux « chiens noirs du concept » qui aboient trop fort, comme disait Hofmannsthal, le chant rêveur et ensorceleur des oiseaux-lyres que seraient les poètes. Non, la poésie pense, elle donne à penser aux penseurs, elle donne vie à la pensée, « elle transcende le jeu ténébreux des questions et des réponses », comme dit Roberto Juarroz, par elle s'universalisent les expériences les plus subjectives. Non, les poètes ne sont pas ces « esthétiseurs » que raillait déjà Flaubert, ces fabricants d'une beauté artificielle qui travaillent à l'esthétisation de la vie, et à la « beautification » du monde, comme dit Arthur Danto. Pas plus que les mystiques ne sont à confondre avec les « mystiqueurs » qui ne font que citer, parodier et singer les mystiques dans des ouvrages dits de spiritualité. De même que les pèlerins, les pérégrins, les Wanderers, les marcheurs aux semelles de vent, les voyageurs, n'ont rien à voir avec la « bigoterie planétaire » des touristes qui consomment de l'exotisme en se lamentant de visiter des lieux défigurés par le tourisme<sup>4</sup>.

Nous sommes, comme le raconte Yves Michaud dans une fresque saisissante, à l'âge de la production industrielle des biens esthétiques et culturels, à l'âge de ce que, de son côté, Gilles Lipovetzky appelle « le capitalisme artiste »<sup>5</sup>. *Homo saecularis*, dans sa version postmoderne, est devenu *homo aestheticus*. Désormais tout s'esthétise, tout se stylise, se design, se looke, se relooke, se maquille, se retouche, se ravale, se photoshope, se cosmétise, se customise, se lifte, se tatoue, se plastifie, se climatise.

Oui, tout s'hyper-esthétise, les cadres de vie, les ambiances, les espaces urbains, les paysages et les visages, les corps et les décors. Sous l'empire du beau, on se souhaite une belle journée ou un bel été, car tout doit être beau, même l'assiette qu'on prend en photo pour la partager, même l'action humanitaire qui doit être accomplie par de belles personnes. Tout s'esthétise y compris la laideur des friches industrielles, les cadavres des funérariums, les désastres écologiques et toute la misère du monde sur papier glacé pour que chacun en fasse une expérience lisse et presque douce.

\*

À ce prix, la poésie n'est-elle pas vouée à se dissiper dans l'image d'une beauté illusoire et vaine, superficielle et plate qui pour le coup ne sauvera pas le monde ? N'est-elle pas condamnée à se

---

3. ETTY HILSUM, *Les écrits*, Seuil, 2008, p. 736.

4. ROBERT CALASSO, *L'innommable actuel*, Gallimard, 2019, p. 68.

5. Voir YVES MICHAUD, « L'art, c'est bien fini ». *Essai sur l'hyper-esthétique et les atmosphères*, Gallimard, 2021, et GILLES LIPOVETSKY ET JEAN SARROY, *L'esthétisation du monde*, Gallimard, 2013.

perdre comme le voudrait Alain Badiou, dans la « platitude égalitaire »<sup>6</sup>, dans le prosaïsme d'un monde horizontal, sans profondeur et sans ailleurs, « un monde qui pense son accomplissement non plus dans un futur situé devant lui, mais dans un présent permanent situé autour de lui, latéralement en quelque sorte... », un monde que Bruno Remaury<sup>7</sup> compare à l'Amérique dont l'invention marque « le passage de l'âge de la pierre élevée à celui de l'eau étale » ? Mais, ajoute-t-il, « ce monde horizontal, ouvert, extensif et systématique, fait d'horizons indéfiniment repoussés, aura sans doute donné naissance à autre chose, le mouvement qui est devenu la règle et le devenir de toute chose ». S'inspirant d'Ernst Bloch qui disait que les choses cherchent leur poète, Hubert Didi-Huberman considère la poésie comme l'organe – verbal et imaginaire – capable de recueillir « le sens intime de cet advenir en mouvement »<sup>8</sup>.

L'homme moderne ne peut plus compter sur la verticalité des astres et des dieux, mais dans l'horizontalité indéfiniment répétée de la civilisation qui l'entoure, il peut entendre à tous les carrefours de son existence l'avertissement du poète : « Ce qui ne se transcende pas et se réduit uniquement à soi, est destiné à périr ». Or, la poésie précisément « est transcendance à son plus haut niveau, en se projetant de tous côtés et en faisant que tout, dans sa vision, se projette vers autre chose ». On ne s'étonnera pas que ce soit le grand poète argentin Roberto Juarroz qui le dise, l'auteur d'une œuvre majeure intitulée *Poésie verticale*<sup>9</sup>.

Et comment ne pas évoquer la figure emblématique de Philippe Jaccottet dont la poésie est inséparable d'une transcendance, d'une extériorité fondatrice et s'apparente à la quête de l'insaisissable, à la recherche de ce « Tout Autre » qu'on peut désigner de bien des manières, « l'autre dans tous ses états », l'Illimité, l'Inappropriable, l'Imperceptible, l'Infini, l'Incompréhensible. De ce point de vue, la poésie ne relève pas de la « quête du sens » dont on nous rebat les oreilles, elle n'engrange pas de significations, elle s'aventure dans l'inconnu et l'invisible à la poursuite de l'impossible, à la découverte de ce qui n'existait pas avant que les mots du poème ne le disent.

Le poème précède le sens, il est une insurrection langagière contre ce sens devenu l'idole d'un monde sans Dieu. Et du même mouvement il s'arrache à l'emprise du concept pour accéder au lieu de la parole. La parole du poète est parlante parce qu'il donne de la voix, parce qu'il étreint la chair des mots. Au fond, il n'écrit pas, il parle, ou comme disait Claudel de Péguy, « il écrit à tue-tête », il donne à entendre le son du vrai, un vrai qui sonne juste, le son qui est précisément cette « présence pleine » que le concept nous fait oublier, dit Bonnefoy. C'est en ce sens que la poésie est chemin de connaissance, voie d'accès à la profonde vérité de la réalité.

Mais ce n'est qu'à la mesure de son abaissement, je veux dire de sa plongée dans l'épaisseur du réel, de son attention à la précarité du monde, de son expérience du prosaïque, de sa confrontation avec la mort que le poète peut revendiquer la paradoxale verticalité de son dire. Comme le note Pascal Dethurens, « le poète de l'être institue avec le monde une série de rapports horizon-

---

6. ALAIN BADIOU, *Court traité d'anthologie transitoire*, Seuil, 1998 p. 23.

7. BRUNO REMAURY, *Le monde horizontal*, Corti, 2019, p. 152.

8. GEORGES DIDI-HUBERMAN, *Imaginer recommencer*, Minuit, 2021, p. 613.

9. ROBERTO JUARROZ, *Poésie verticale*, Seuil, 2016.

taux, s'interdisant des verticaux, afin d'être sans cesse placé en face des choses »<sup>10</sup>. Il sait d'instinct que le vrai lieu de la présence, toujours cherché et jamais atteint, si ce n'est dans la furtivité de l'instant, n'est ni en-deçà ni au-delà du sensible et du fini, ni dans l'abstraction du concept, mais dans « l'évidence du pré », dirait Jaccottet, dans le « sans pourquoi » de la rose d'Angelus Silesius, dans l'épiphanie d'un visage, à hauteur d'homme, c'est-à-dire dans l'en-bas de sa condition mortelle. C'est là que tout se joue, et plus encore pour le poète croyant quand s'est éteinte la lampe du sanctuaire, le signal de la présence :

Tout en haut, tu vois que la porte est ouverte  
mais il n'y a plus personne au monastère ;  
les Sœurs sont parties en éteignant la lampe  
qui disait autrefois que Dieu t'attendait.  
[...]  
Tu t'assieds dehors où rien ne te console  
puis tu redescends. La douce présence  
est à chercher ailleurs, dans la ville profane  
et les événements, en toute chose, en toi<sup>11</sup>.

\*

Je viens de citer Jean-Pierre Lemaire, un poète chrétien confessant, mais à la lecture des grands poètes de la modernité, les agnostiques si l'on veut les appeler ainsi, on ne peut qu'être frappé par les connotations religieuses, bibliques et liturgiques qui affleurent dans leurs textes, par leur affinité avec la mystique traditionnelle et la théologie négative.

Ainsi, par exemple, chez Yves Bonnefoy, si Dieu est nommé, il l'est comme « ce qui excède le signe », comme ce qui « signifié... serait déjà de l'aussi inconcevablement absent du tison éteint que le silence l'est du bruit, [...] la présence de la figure »<sup>12</sup>. C'est en s'exemptant de tout signifié, celui de la foi comme celui de l'athéisme, que beaucoup d'écrivains-poètes (il faudrait citer Jean Grosjean, Pierre Michon, Erri De Luca...) parviennent à recueillir et à communiquer la force poétique de la lettre des Écritures que tant d'années de catéchisme, tant de lectures habituées et de paresse dogmatique ont éteinte chez ceux auxquels a été faite la grâce de croire. Au point que, dit une poésie d'Anise Koltz, « ce que nous appelons Dieu / se transforme / peu à peu / en une lumière éteinte »<sup>13</sup>.

De la parole poétique, le christianisme n'aurait-il pas à réapprendre que « la langue fabrique sans cesse de la transcendance »<sup>14</sup>, comme dit Pierre Michon, et qu'oublier la langue, c'est oublier que le christianisme est un événement de parole, et c'est trahir le génie littéraire et poétique du catholicisme ? Un écrivain-poète aux prises avec la Bible comme Pierre Michon – qui se garde de

---

10. PASCAL DETHURENS, *L'Émerveillement*, L'Atelier contemporain, 2019, p. 64.

11. Jean Pierre Lemaire, Graduel, Gallimard, 2021, p. 11-12.

12. Yves Bonnefoy, cité par JEAN-PIERRE JOSSUA dans « Langage de la transcendance dans la littérature », *Études*, mai 1992, p. 665.

13. ANISE KOLTZ *Pressée de vivre*, Arfuen, 2018, p. 153.

14. PIERRE MICHON, *Le roi vient quand il veut*, Albin Michel, 2004.

toute interprétation « pour la même raison que Dieu ne fait pas de théologie » – peut témoigner de la verticalité de la Bible et de la force de l'injonction biblique. Je le cite :

Dans Homère, tout est sur le même plan... C'est une narration horizontale où tout se vaut. La Bible est verticale. Les hommes n'y sont pas tous au même plan, mais distribués dans une multitude de plans qui se succèdent à perte de vue, des plans auxquels donne sens la fuite infinie d'un ultime arrière-plan, celui de Dieu. [...] Ce qui m'intéresse, c'est le point où la transcendance, Dieu, rencontre la contingence, l'Histoire. Et qu'on ne me parle pas du « mythe » !... Jamais aucun mythe ne parviendra à briller avec cette incandescence qui perfore le texte biblique.

L'essentiel est dans la dramaturgie biblique à deux voix, Yahvé et son peuple. Ce qui me plaît, c'est que je suis cet interlocuteur auquel s'adresse le texte. Chez les Grecs, il n'y a jamais cette espèce d'interlocution du lecteur... Au contraire, la Bible s'adresse à moi en direct. C'est une parole *ad hominem*. Il y a ce « Tu » qui m'enjoint d'entendre et de parler. [...] Le texte de la Bible est à vif, il ne se suffit pas. Il est en manque de moi. C'est une affaire d'énonciation. La Bible me somme d'être vivant... Oui, me somme d'être l'interlocuteur de Yahvé. Dans ce dialogue entre Dieu et le « Tu » à qui il s'adresse, je suis mis en demeure d'exister, de répondre présent, de répliquer par ma propre voix.

Le christianisme a beaucoup à recevoir de ces poètes irréguliers mais attentifs aux « antiques rumeurs de la Bible », selon l'expression d'Anise Koltz. Leur expérience poétique lui rappelle ce qu'il sait par révélation : « Au commencement était le Verbe... Et le Verbe s'est fait chair. » Ce que Jean Grosjean a traduit par : « D'abord il y avait le langage... Et le langage de Dieu s'est fait homme. »

Si la poésie a pu être et peut être encore pour des chercheurs d'absolu comme une propédeutique de la foi chrétienne qui confesse un Dieu incarné, manifesté dans la chair, c'est parce que, quand elle dit quelque chose, elle n'oublie pas qu'elle est en train de le dire, elle se souvient de la langue, elle se souvient des mots qui sont lestés d'un savoir immémorial et ouverts à l'inédit<sup>15</sup>.

\*

J'ai dit propédeutique. Il serait plus juste, pour respecter l'écart qui sépare l'expérience poétique de l'expérience croyante, de faire appel à la riche métaphore du seuil. Le seuil qui peut être temporel : la veille, l'attente, le guet..., ou spatial : la porte la fenêtre, la frontière, les confins, l'horizon... La combinaison de ces figures temporelles et spatiales que Jean-Pierre Jossua a naguère dénombrées chez Hugo, Reverdy, Bonnefoy, Jaccottet et bien d'autres, lui fait dire qu'elle confère au langage poétique une capacité extraordinaire de suggérer le transcendant. Mieux qu'aucune autre, ces images liminaires expriment le rapport paradoxal à une transcendance qui s'offre et se dérobe, telle une porte qui peut s'ouvrir ou se fermer, ou parfois s'entrouvrir pour laisser passer la lumière d'une présence imprenable. « C'est comme une très petite porte, explique Jaccottet, par laquelle il faut passer, au-delà de laquelle rien ne prouve que l'espace ne soit pas aussi grand qu'on l'a rêvé. Il s'agit seulement de passer par la porte et qu'elle ne se referme pas définitivement »<sup>16</sup>.

---

15. Voir GEORGES AGAMBEN, *Quand la maison brûle*, Bibliothèque Rivages, Payot, 2021.

16. PHILIPPE JACOTTET, *La semaison. Carnets 1959-1979*, Gallimard, 1984, p. 56-58.

N'en déplaise encore une fois à Alain Badiou qui dénie au poème sa prétention à occuper cet « improbable seuil »<sup>17</sup>, il nous faut au contraire compter sur la vigilance du poète. Il a la garde de cet espace sacré du seuil aujourd'hui menacé par le nihilisme, « le plus inquiétant des hôtes »<sup>18</sup>, disait Nietzsche. Le seuil, lieu de la visitation et de la salutation, et donc du salut, est aussi le lieu du combat qu'il nous faut mener pour que l'humanité ne sombre pas dans ce que Nietzsche appelait « la catastrophe nihiliste ».

Telle est l'ambivalence du seuil : c'est dans la lumière noire du nihilisme qui l'obscurcit que se donne à voir la promesse inespérée d'un monde régi par l'inconditionnalité de la grâce. Existe-t-il d'ailleurs d'autre lieu que le seuil, ouvert à l'imprévisible de la rencontre, pour comprendre qu'aucune personne, aucun peuple, aucune civilisation, aucune culture, aucune religion, aucune tradition, ne peut prétendre s'appartenir en propre et s'approprier la vérité ? ■

---

17. ALAIN BADIOU, *ibid*, p. 21.

18. FRÉDÉRIC NIETZSCHE, *Fragments posthumes*, dans *Œuvres philosophiques complètes*, t. XII, Gallimard, 1978, p. 29.



# Michel Serres et la religion

## Avec en particulier la question : l'homme est-il religieux par nature ?<sup>1</sup>

---

par David DJAÏZ<sup>2</sup>

**M**erci infiniment pour cette invitation. Aujourd'hui je vais m'exprimer sur un sujet qui m'intéresse beaucoup : le rapport de Michel Serres à la religion, et en particulier son dernier texte, *Relire le relié*, publié en 2019<sup>3</sup>, à titre posthume : Michel Serres l'a envoyé à son éditrice la veille de sa mort en lui demandant de le publier.

Il m'avait dit deux fois auparavant au téléphone : « Je prépare la sortie. » Il s'agit du manuscrit auquel il aura travaillé toute sa vie. Au fond, comme Bergson qui avait publié en 1934 *Les Deux Sources de la morale et de la religion*, dans son dernier texte Michel Serres cherche à percer le secret de l'expérience religieuse, peut-être parce qu'à la fin de sa vie on se consacre à l'essentiel. Avec la religion catholique de son enfance – il était élève de l'enseignement catholique à Agen – il aura entretenu une relation à la fois intense et distanciée – de mauvaises langues diraient même dilettante. On le sent pourtant traversé par cette interrogation, mais désinstitutionnalisée, déglagée de tout cadre ou contexte institutionnel. Elle s'exprime une première fois aux obsèques du philosophe personnaliste Pierre Gardeil, lui-aussi du Sud-Ouest :

Pierre, nous avons connu et subi, tous les deux, trois ou quatre guerres infernales. Nous avons connu aussi les campagnes peuplées, le foirail aux veaux raisonnant de patoiseries, puis le crépuscule brusque de la langue d'oc. Nous assistâmes à la mort de la culture paysanne, à l'agonie des humanités gréco-latines, à l'extinction du petit commerce : ton père boulanger, le mien marinier. Nous voilà enfin plongés dans le silence désormais désertique d'une société jadis travaillée, transcendée de sainteté. [...]

Mon pays, pour moi, c'était toi : toi, fils du pétrin, moi fils de batellerie ; toi de la terre stable, moi du fleuve fluant ; toi, d'ici, depuis toujours, moi, hélas, de nulle part, errant, émigré, sans feu ni lieu. Pierre, tu étais devenu peu à peu mon lieu et mon feu, mon retour au pays. [...]

Mon amarre, à partir de ce jour, je voudrais la crocher au lieu où tu reposes. Prie pour moi, Pierre, prie pour nous le Dieu de notre enfance qui t'enchantait maintenant de Sa présence, pour qu'Il éclaire par ton intercession glorieuse, mon savoir médiocre et mes essais petits ; supplie-Le pour qu'Il protège de son aile ma faiblesse et mon indignité désespérée.

Adishatz, Pierre. Adieu, comme on dit ici sans y penser. À Dieu.

---

1. Transcription non revue par l'auteur. Les notes ont été introduites à l'édition.

2. Ancien élève de l'École normale supérieure et de l'École nationale d'administration, haut fonctionnaire et enseignant à l'Institut d'études politiques de Paris, il a publié *Le Nouveau Modèle français*, Allary Éditions, 2021.

3. Éditions Le Pommier.

\*

La religion, par-delà les Églises et les contextes, il cherche à en saisir l'expérience première, la phénoménologie. Dans *Relire le relié*, il la définit comme un point d'incandescence, ce moment où l'ordre invisible descend dans le visible. Je dis bien « descend », car il y a une forme de verticalité dans ce passage de l'ordre invisible vers le visible.

L'Église de Rome enseignait l'Incarnation de Jésus Christ, c'est-à-dire le court-circuit d'une lumière aveuglante, porteur de la vérité chrétienne entre ce monde réel incarné et le royaume séparé de Lui. La religion, pour Michel Serres, est une affaire de court-circuit entre deux mondes et ce point d'incandescence, de descente de l'énergie où un monde descend dans l'autre. Ce court-circuit, ce point chaud, est pour Michel Serres le cœur de l'expérience religieuse.

Voilà quelque chose d'assez troublant et original, pas très canonique (si j'ose dire), car il définit le cœur de l'expérience religieuse comme un phénomène thermodynamique, c'est-à-dire la descente d'une énergie métaphysique transcendante dans le monde réel. Pour Michel Serres, l'Incarnation dans toute sa richesse, la Passion, la Résurrection, c'est l'expérience fondatrice de cette descente d'une énergie surnaturelle dans le monde sensible et naturel.

On pourrait se dire que Michel Serres indexe au fond l'expérience religieuse en général sur la religion chrétienne, puisque toute la religion chrétienne pivote autour de l'Incarnation et de la grâce. Je pense que c'est une différence avec les deux autres monothéismes, le judaïsme et l'islam, qui proclament davantage la coupure, la séparation radicale. Cependant, Michel Serres dit un peu plus loin que, même dans le judaïsme, même dans l'islam, il y a des expériences essentielles de points chauds : le Buisson ardent (Exode 3) qui est peut-être l'expérience fondatrice, la révélation de Dieu à Moïse dans le pays de Madian, se fait sous le signe du feu, un feu bien particulier puisque le buisson brûle sans jamais se consumer. L'expérience primitive suppose l'existence de deux mondes séparés et la possibilité de passage de l'un à l'autre. Elle est même la manifestation de ce passage sous le signe du feu. Voilà ce que nous dit Michel Serres.

Et là où son texte devient troublant, c'est quand il établit, entre l'expérience religieuse et la découverte de la physique mathématique – la découverte de Galilée –, une analogie et même plus qu'une analogie ; il dit que la découverte de la physique mathématisée n'a été possible que parce que cette expérience religieuse fondatrice était là. Michel Serres se rappelle ses cours d'épistémologie. Il était lointain disciple de Pierre Duhem, d'Alexandre Koyré<sup>4</sup>. Galilée, avec l'expérience de Pise, est le premier à avoir mis en correspondance le langage mathématique et donc le langage formel, abstrait, qui a un ordre de réalité distinct du monde sensible, et l'expérience concrète. Ce en quoi les Grecs avaient échoué : ils avaient d'excellentes mathématiques, d'excellents techniciens et constructeurs d'objets et de machines en tous genres, mais ils n'avaient jamais réussi – prisonniers qu'ils étaient de la distinction entre *theoria* et *tekhnè* – à établir cette correspondance entre

---

4. Pierre Duhem (1861-1916) était physicien (spécialiste de thermodynamique), chimiste et historien des sciences. Alexandre Koyré (1892-1964), juif russe émigré en France en 1908, était lui aussi philosophe et historien des sciences et des religions, auxquelles s'intéressait également le catholique Duhem qui a étudié les rapports entre physique et métaphysique.

mathématique et expérience, celle-là précisément que réussit Galilée au moment de l'expérience de Pise.

Si cela est rendu possible, c'est qu'il y a la même mécanique : la descente d'un ordre vers l'autre, qui se manifeste par l'énergie.

\*

Arrive dans ce texte – *Relire le relié* – la relecture du mythe, de l'histoire, des Rois mages. C'est une de ses parties les plus intéressantes. Qu'est-ce que les Rois mages ? Nous sommes à une époque où l'humanité bascule de la préhistoire vers l'histoire, car elle vient d'inventer trois choses à peu près simultanément, trois clés de passage entre deux mondes : l'écriture ; un ordre symbolique, les mathématiques ; et l'argent dont Karl Marx disait qu'il est l'équivalent général théorique, c'est-à-dire une clé de passage, une clé de conversion universelle. Pour Michel Serres, ni l'écriture, ni les mathématiques, ni l'argent ne sont la clé ultime :

Pourquoi manque-t-il l'équivalent des équivalents ? Parce que les langues se subdivisent toujours en dialectes, en accents, en patoiseries, en parlers techniques, parce que la monnaie se répand dans le monde en devises multiples et parce que la science se subdivise en disciplines et spécialités, semblables subdivisions.

Nous avons donc des équivalents généraux : l'écriture, le symbole mathématique et l'argent, mais le monde continue de se fragmenter. Nous avons l'argent, mais il y a les devises ; nous avons l'écriture, mais il y a plusieurs alphabets, c'est la tour de Babel ; nous avons la science, mais il y a les disciplines. Que font les Rois mages ? Gaspard apporte de l'or : il est le roi de la monnaie et de l'économie. Melchior apporte la myrrhe : il est le roi de la science. Balthazar apporte la littérature et la langue. Que cherchent-ils ? Ils suivent l'étoile. Ils sont à la recherche de la clé, de la clé des clés, de l'équivalent des équivalents. Ils pensent trouver la clé de la clé dans un surcroît de puissance, dans la clé qui ouvre toutes les portes, un peu comme dans Alice au pays des merveilles.

Et que trouvent-ils finalement ? Ils découvrent la Sainte Famille, un nouveau-né qui grelotte dans des langes, au fin fond de la Palestine. Ils pensaient découvrir tout, ils rencontrent le presque-rien, la fragilité, la vulnérabilité. Ils cherchaient la source de l'énergie qui transforme le monde, ils découvrent la subtilité « de l'information ». Ce point chaud entre énergie toute puissante et information frêle se nomme, au dire de Michel Serres, « incarnation ». Pour lui, la Sainte Famille nous dit que le religieux concentre toute la puissance du monde dans une société, dans une famille, dans l'intimité même. Il relie l'extérieur immense à l'intérieur infime, le tout au rien. Le monde est en moi ou en nous et c'est ce mouvement qui définit l'universel. Saint Paul ne proclame-t-il pas l'abolition de la très autoritaire loi juive et du très savant *logos* grec ? La maxime paulinienne que vous connaissez, que j'ai toujours trouvée très mystérieuse et dont on n'a pas épuisé les charmes : « Il n'y a plus ni juif ni grec, ni homme ni femme, ni esclave ni citoyen »<sup>5</sup>, seulement des individus capables de recevoir cette énergie. Il n'y a plus aucune démarcation, aucune différenciation biologique, politique ou sociale. L'individu et l'universel ne font qu'un. Les particularismes sont abolis,

---

5. Galates 3, 28.

dépassés, relevés, destitués, réconciliés. Il faut au moins tous ces mots pour définir ce terme allemand *Aufhebung* qui est d'une richesse incomparable. Jusqu'à la géométrie des lieux chrétiens semble manifester l'entrée de cette puissance illimitée dans la fragilité humaine. Si le temple grec se compose de rectangles calmes, à la mesure sereine, une raison rythmée accessible et finie, quoique hantée secrètement par des diagonales irrationnelles, inquiètes – c'est la part dionysienne de tout ordre apollinien – la cathédrale, quant à elle, se courbe sous la poussée volcanique de ce souffle foudroyant. Temple grec de raison froide, nous dit Michel ; cathédrale : point chaud.

\*

Voici pour l'expérience religieuse fondatrice telle qu'il l'a définie. Voici pour cette phénoménologie de l'expérience religieuse. Mais la religion n'est pas simplement descente d'un ordre à l'autre, n'est pas simplement mouvement vertical ; elle est aussi liaison horizontale. Il le dit à sa façon, toujours très littéraire :

Si la religion était une musique, le premier mouvement s'appellerait *allegro* – c'est celui que je viens de vous raconter –, et le second andante.

Sauf que les choses se compliquent. Selon Michel Serres, il est deux façons de relier horizontalement : la bonne marqueterie, la bonne jointure, le bon ajustement, et le mauvais ajustement. Je ne suis pas sûr d'être totalement d'accord avec lui sur ce plan-là, mais après tout je suis d'abord ici pour exprimer ce qu'il a voulu dire dans ce livre. Quel est le mauvais ajustement, la mauvaise marqueterie, la mauvaise jointure horizontale ? Selon lui, c'est la figure du tribunal, ce Sanhédrin qui condamne Jésus, ou cette foule qui interroge Pierre sur sa complicité avec Jésus. Rappelez-vous : « Par trois fois tu me renieras »<sup>6</sup>. Et là, on devine les thèses de René Girard, car bien sûr il y a un lien entre Michel Serres et René Girard. Ce groupe, le Sanhédrin et la foule qui accable Pierre, se constitue dans la violence et le sacrifice. C'est l'essence même de la politique que réprouvait Michel Serres : se poser en s'opposant. Alors seulement l'expérience religieuse fondatrice devient génératrice de violence, du mal, d'exclusion.

Il ne faut pas voir les choses comme ça. Il existe une bonne marqueterie, un bon ajustement. Michel Serres raconte qu'après le tremblement de terre de Lisbonne en 1755, Voltaire instruit le procès de Dieu : si Dieu avait vraiment créé le monde, il lui aurait épargné une telle catastrophe. Et s'il l'a créé, c'est qu'il est responsable du mal. Cela déclenche ensuite une controverse considérable que nous connaissons bien sûr, la théodicée<sup>7</sup>. C'est peut-être la première polémique moderne.

Michel Serres nous dit de regarder les choses autrement. Il prend l'exemple de deux séismes dont il a été le contemporain. D'une part celui de Loma Prieta en 1989 dans le nord de la Californie. Il est professeur à Stanford à ce moment-là. D'une magnitude de 7,2 sur l'échelle de Richter, presque pas de victimes. Deux ans plus tard, en Haïti, séisme de magnitude 7, et 200 000 victimes. Il se

---

6. Matthieu 26, 34.

7. « Théodicée » est la francisation de « justice de Dieu » du grec. Ce mot a été inventé par Leibniz (1646-1716) pour désigner sa justification de la bonté et de la toute-puissance de Dieu, contredites par l'existence du mal dans le monde.

demande comment expliquer cet écart dans le bilan humain, alors que la magnitude, l'énergie est la même. Cet écart-là n'est pas à mettre sur le compte de Dieu ou de la nature, puisqu'il établit une équivalence spinoziste *Deus sive Natura*<sup>8</sup>. Il est à mettre sur le compte de la culture, c'est-à-dire la solidité des infrastructures, le savoir sismologique, les procédures de secours, les capacités d'anticipation.

C'est donc le procès de l'histoire, le procès des sociétés, le procès des particularités, le procès de la fragmentation qui doit être instruit. L'ambiguïté de l'expérience religieuse, c'est que, sur la base de cette expérience fondatrice, il peut y avoir des liaisons, et séparations aussi bien que liaisons. D'un côté, le collectif qui condamne un innocent : le Sanhédrin qui condamne le Christ ; de l'autre, la communauté universelle des hommes reliée, nous dit-il, par la grâce et la Résurrection, la co-présence du Christ. Ce pain que je mange, cet être que je vois

dans l'extase mystique, présente, active dans toutes les religions donc universelle, la présence de Dieu ou du divin, comble ceux qui la vivent d'une joie souveraine, parfaite, paisible qui sauve de tout mal, qui est gracieuse ».

\*

Voilà pour les deux premières parties de *Relire le relié*, l'expérience première verticale et la liaison horizontale, origines du bien et du mal. La troisième partie du livre, en fait c'est un deuxième livre : la réflexion anthropologique et littéraire de Michel Serres bascule dans l'inquiétude personnelle d'un homme qui se sait proche de la mort et qui sonde sa propre croyance. Au terme de la vie, ce tremblement de doute et de foi lui devient très douloureux, comme l'écrit dans *Philosophie Magazine* Martin Legros qui a relu ce texte. Et Michel Serres écrit :

La religion de mon adolescence me manque, je reste inconsolable de l'avoir perdue.

Au fond, je voudrais revenir aux mots qu'il prononce aux obsèques de Pierre Gardeil :

Pierre, [...] nous avons connu aussi les campagnes peuplées, le foirail aux veaux raisonnant de patoiseries, puis le crépuscule brusque de la langue d'oc ; nous assistâmes à la mort de la culture paysanne ; à l'agonie des humanités gréco-latines.

Quand il dit regretter la religion de son enfance, que regrette-t-il au juste ? Toute l'écorce historique et sociale qui l'a enveloppé ? Le patois, la foire aux bestiaux, le catéchisme ? Auquel cas il se contredirait lui-même, puisqu'il nous disait tout à l'heure que la religion qui donne naissance aux particularismes, à la séparation, n'est pas le bon usage. La seule expérience valable, c'est une expérience universelle, celle qui abolit les séparations : « Ni juif ni grec, ni homme ni femme... ».

Non, je crois qu'il y a quelque chose de plus subtil : quand il parle de la disparition de la civilisation paysanne, de ses patois, c'est que nous sommes entrés dans un monde de communication et de transparence universelles. Le monde médiatique, le monde du 11 septembre que nous avons vécu en direct et dont Jean Baudrillard disait qu'il était le premier événement qui a existé de manière

---

8. « Dieu, c'est-à-dire la Nature » en latin. L'expression se trouve dans la sixième des *Méditations métaphysiques* de René Descartes (1596-1650) et est reprise par Baruch Spinoza (1632-1677) dans son *Traité théologico-politique* et dans son *Éthique*.

contemporaine à sa propre médiatisation, c'est-à-dire le régime de de la communication et de la transparence absolues comme nouvel équivalent des équivalents, comme nouvelle clé des clés.

Au fond – il prend l'exemple des obsèques de Léopold Sédar Senghor –, Michel Serres redoute que les médias, dans leur activité de communication et de transparence universelle, aient remplacé la religion dans cette activité universelle, dans de régime d'équivalence qui fonde tous les autres. L'équivalent des équivalents est désormais l'équivalent médiatique, c'est à dire un équivalent placé sous le signe du faux, de la société du spectacle.

Est-il encore possible d'avoir l'âme religieuse dans un pareil contexte ? La question reste ouverte. ■

# Table des matières

---

- [Les fondements catholiques de l'universel : un héritage en question](#)  
Fabien VASSEUR..... 3
  
- [Catholicisme, culture et universel : expérience pastorale](#)  
Mgr Antoine de ROMANET..... 13
  
- [Catholicité et universalité](#)  
P. Paul VALADIER, sj ..... 13
  
- [L'universalité, condition de la transmission des valeurs républicaines](#)  
Isabelle de MECQUEMEM..... 29
  
- [La poésie, ouverture à la transcendance](#)  
P. Robert SCHOLTUS..... 35
  
- [Michel Serres et la religion.](#)  
[Avec en particulier la question : l'homme est-il religieux par nature ?](#)  
David DJAÏZ ..... 41

